



**UNIVERSITÉ
DE GENÈVE**

Archive ouverte UNIGE

<https://archive-ouverte.unige.ch>

Master

2010

Open Access

This version of the publication is provided by the author(s) and made available in accordance with the copyright holder(s).

Regards sur le courage au quotidien

Blatter Dubach, Isabelle

How to cite

BLATTER DUBACH, Isabelle. Regards sur le courage au quotidien. Master, 2010.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:12383>

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.



**UNIVERSITÉ
DE GENÈVE**

**FACULTÉ DE PSYCHOLOGIE
ET DES SCIENCES DE L'ÉDUCATION**

**REGARDS
SUR
LE COURAGE AU QUOTIDIEN**

**MEMOIRE REALISE EN VUE DE L'OBTENTION DE LA
LICENCE MENTION ENSEIGNEMENT**

**PAR
Isabelle
BLATTER DUBACH**

DIRECTEUR DU MEMOIRE

Bessa MYFTIU

JURY

Mireille CIFALI

Jean-Marie CASSAGNE

Genève juin 2010

**UNIVERSITE DE GENEVE
FACULTE DE PSYCHOLOGIE ET DES SCIENCES DE L'EDUCATION
SECTION SCIENCES DE L'EDUCATION**

RESUME

Le courage est une vertu universellement reconnue et admirée. Et le mot « courage » est couramment utilisé dans le langage quotidien. Ainsi, il est très souvent souhaité à l'autre, attendu ou valorisé. Pourtant, le courage revêt différentes formes, tout comme sont différents les obstacles qui le provoquent et les individus qui les affrontent. En quoi consiste réellement le courage, est-il possible de le définir précisément ? Quelle est son essence, quels sont les éléments qui l'incitent ou au contraire l'éteignent, quelle place prend-il dans la vie quotidienne, s'apprend-il ? Une analyse réflexive de cinq récits personnels qui relatent des courages vécus ou observés dans les domaines de la santé ou de l'éducation, tente de répondre à ces questions à l'aide du regard que portent sur cette thématique cinq philosophes, de l'Antiquité à nos jours.

TABLE DES MATIERES

I. MOTIVATIONS PERSONNELLES.....	p. 5
II. DEMARCHE.....	p. 8
1. Présentation.....	p. 8
2. Progression.....	p. 9
III. RECITS PERSONNELS SUR LE COURAGE.....	p. 11
Introduction.....	p. 11
1. La professionnelle	p. 12
2. Véronique	p. 14
3. Benjamin	p. 18
4. Ca suffit	p. 21
5. Le chat	p. 24
IV. ANALYSE.....	p. 26
Introduction.....	p. 26
Avant propos : le courage chez les grecs.....	p. 28
1. Platon – Socrate.....	p. 28
2. Aristote.....	p. 35
3. Paul Tillich.....	p. 42
4. Vladimir Jankélévitch.....	p. 49
5. André Comte Sponville.....	p. 56
V. CONCLUSION.....	p. 62
Silence, récit personnel.....	p. 65
Le petit garçon, d’Helen E. Buckley.....	p. 66
VI. BIBLIOGRAPHIE.....	p. 70

REMERCIEMENTS

Ce mémoire finalise quatre années d'études riches en plaisirs, découvertes, questionnements, expériences, rencontres mais aussi parfois découragements. Rien de tout cela n'aurait été possible sans la présence de plusieurs personnes qui, de diverses façons, m'ont accompagnée et que je tiens à remercier vivement ici :

Bessa Myftiu, ma directrice de mémoire, qui par ses conseils et son précieux regard a permis à ce mémoire d'être ce qu'il est. Mireille Cifali et Jean-Marie Cassagne, qui ont accepté d'emblée d'être membres de la commission. Les cours où les séminaires que j'ai suivis à l'université avec ces trois personnes ont été déclencheurs de nombreuses réflexions qui m'ont bousculée et enrichie professionnellement et personnellement. Ce sont eux aussi qui m'ont conduite à m'engager émotionnellement dans mon mémoire et dans ma formation. Ils ont permis, comme le disent Cifali & Giust-Desprairies (2008), « l'avènement d'un déplacement, d'une ouverture, d'une mise en mouvement, d'une mobilité » (p. 9).

Mon père, disparu l'an passé, et ma mère qui, bien qu'ayant parfois douté de mes choix, m'ont toujours soutenue et fait confiance. Je leur dédie ce mémoire.

Raphaël, Amandine et David, mes trois enfants, mon fan club le plus fidèle, qui ont accepté beaucoup pour me permettre de réaliser mon rêve de devenir enseignante.

Marie-Pierre, amie d'enfance et lectrice attentive, avec qui les échanges sont toujours si intenses et justes. Merci pour son écoute et ses encouragements.

Stéphane, le « vrai ».

Enfin, tous les amis, les enseignants, les parents et les élèves avec lesquels j'ai suivi un bout de chemin, et qui m'ont fait le cadeau de partager leurs vécus, leurs expériences et leurs ressentis.

I. MOTIVATIONS PERSONNELLES

Je comparerais l'évolution de ma motivation pour le thème de ce mémoire à un puzzle. En effet, l'évidence de ce sujet m'est apparue de manière progressive, au fur et à mesure que les différentes pièces mises côte à côte ont permis l'émergence du mot « Courage ». Cet assemblage m'a conduit non seulement à choisir la thématique sur laquelle allait porter ma démarche mais m'a aussi permis, de par sa révélation graduelle, de trouver le courage de me lancer dans cette recherche qui, je le savais, allait me bousculer émotionnellement en remettant probablement en question ma perception de cette vertu à laquelle j'accorde une grande valeur.

Les différentes pièces de ce puzzle que je vais évoquer dans mes motivations, se sont construites à partir de situations vécues ou observées, de différents cours suivis dans le cadre de ma formation universitaire et des questionnements personnels et professionnels qu'ils ont suscités en moi. Toutefois, je prends également conscience aujourd'hui que le courage m'a interpellée tout au long de ma vie, et ce de manière plus ou moins évidente.

Pour mes 13 ans, mes parents m'ont offert *L'Illiade et l'Odyssée*, un livre illustré, adapté d'Homère par Werner Watson (1956). Il a encore aujourd'hui une place privilégiée dans ma bibliothèque et ses pages sont usées à force d'avoir été lues et relues. La jeune adolescente que j'étais a tout de suite ressenti une sorte de fascination pour ces personnages mythologiques et plus particulièrement pour Ulysse, qui dans son voyage de retour surmontait de nombreuses difficultés sans jamais perdre de sa détermination. Il était un héros pour lequel j'éprouvais de l'admiration et auquel je voulais probablement ressembler secrètement. Etaient-ce déjà là les prémices d'un regard attiré par le courage et la première pièce de mon puzzle ?

Il n'est certainement pas anodin que mes parents m'aient offert ce livre : le courage est une valeur éducative valorisée dans ma famille. Il faut savoir faire face, être fort, supporter, se battre, avancer : « Courage ! » « Je t'encourage Isabelle », « Sois courageuse ! », « Prends ton courage à deux mains ! » « Ne perds pas courage ! ». Toutes ces injonctions m'ont imprégnée et si elles ont eu pour objectif de me soutenir, elles ont parfois été un poids : le courage est quelques fois si difficile à trouver et à choisir.

En dehors du cadre familial, cette mise en valeur du courage se révèle également fréquemment dans le cadre scolaire et social. Ne me suis-je pas encore surprise l'autre jour à dire à un enfant qui s'était blessé à la récréation « Bravo, tu es courageux, tu ne pleures même pas ! ». Et quel enseignant n'a-t-il pas dit un jour à un élève « Courage » ou encore noté dans un carnet scolaire les mots « je t'encourage » ? De manière consciente, ou inconsciente peut-être, cette vertu prend une valeur particulière dans l'éducation.

Le courage trouve également une place de choix dans les médias, les journaux, la télévision ou le cinéma : les attitudes courageuses, qui sont souvent présentées sous forme d'héroïsme, suscitent l'admiration et par là même intéressent et surtout attirent le public. Elles se situent dans des domaines aussi variés que multiples, comme par exemple le sport, la santé, la politique ou encore la religion et mettent en jeu des acteurs de tous âges, des hommes, des femmes, des enfants.

Ainsi, c'est également en regard de la multitude des situations associées au courage que s'est ajoutée une nouvelle pièce à mon puzzle et que s'est renforcé mon questionnement sur cette thématique : finalement, qu'entend-on exactement par courage ? Où se situe-t-il ? Dans un quotidien ? Dans un acte d'héroïsme ? Est-il accessible à tous ? A-t-il la même valeur pour tous ? S'apprend-il ou se vit-il uniquement ? Se choisit-il ?

La reprise de mes études universitaires pour devenir enseignante a marqué un tournant dans ma vie et certains cours ont été pour moi de véritables révélateurs. Ils m'ont permis notamment de débiter ma réflexion autour de ces questions. Je pense ici plus particulièrement aux cours de Mireille Cifali *Dimensions relationnelles et affectives des métiers de l'humain* et *La pratique professionnelle entre tension, contradictions et compréhension* ainsi qu'à ceux de Bessa Myftiu, *Approches littéraire et philosophique de l'éducation* et *Ethique et Ecriture*.

Les écrits que j'ai réalisés pour ces cours m'ont permis de m'interroger de façon générale sur cette thématique et m'ont amenée à m'exprimer sur des situations dans lesquelles je percevais du courage, apportant à leur tour des pièces à mon puzzle. Ainsi, il est ressorti que j'avais déjà été interpellée dans ma première profession d'infirmière par cette thématique et plus particulièrement par le courage des patients et de leur entourage. Je l'ai souvent perçu chez des femmes, des hommes, des enfants, atteints de maladies graves, voire même se sachant condamnés mais qui pourtant continuaient à se battre, à espérer.

Cependant, alors que je percevais le courage uniquement chez les patients, mon entourage le situait aussi ailleurs puisqu'il m'a souvent été dit « il faut être courageuse pour être infirmière ». Pour ma part, je ne l'ai jamais reconnu chez la professionnelle que j'étais. Le courage m'est toujours apparu comme extérieur. Ainsi, le courage ne peut-il être considéré comme tel que par ceux qui l'observent ?

Mon intérêt pour cette thématique est ressorti de manière encore plus flagrante lors du cours *Ethique et Ecriture* où j'ai écrit un premier récit sur le sujet, plus spécifiquement sur le courage d'être soi. La situation relatée évoque à mes yeux une certaine forme de courage qui est celle de l'affirmation de soi. Je réalise aujourd'hui que j'ai ainsi ajouté une pièce importante à mon puzzle.

Enfin, et il s'agira de la dernière pièce de mon puzzle, il m'a souvent été renvoyé lorsque je parlais de la reprise de mes études pour devenir enseignante : « Tu es courageuse, je t'admire, moi je n'aurais jamais ce courage ». Au fur et à mesure de l'avancement de mes études, ces remarques ont fini par m'exaspérer : non je n'étais pas courageuse ! J'avais simplement fait un choix qui me permettrait par la suite de réaliser un rêve. Je réfutais alors l'idée d'être courageuse en rétorquant à mes interlocuteurs que le véritable courage appartient à ceux qui sont confrontés par exemple à la souffrance, à la peur, à la pauvreté et qui surtout n'ont pas choisi ce chemin de vie. Et qui malgré tout continuent à se battre pour tenir debout.

Forte de ces observations, il apparaît à mes yeux que le courage existe sous des formes multiples. Mais quelle est l'essence de ce courage ? Peut-on le percevoir d'une manière générale ? Peut-on le définir universellement ou sa définition reste-t-elle celle que chacun lui donne en fonction de ses propres valeurs ? Quels regards les philosophes portent-ils sur ce thème à travers les temps ?

Ce sont ces différents questionnements qui m'ont conduite à approfondir ma réflexion et ma recherche sur le courage dans ce mémoire, tout en étant cependant consciente de l'ampleur du sujet. Ainsi, je me lance dans cette thématique du courage au quotidien dans le même état d'esprit que Tillich (1967) lorsqu'il dit : « Bien que je n'aie aucune chance de réussir là où Socrate a échoué, ce courage de risquer un échec presque inévitable peut contribuer à maintenir vivante la question qu'il a posée. » (p. 16). Et à m'enrichir professionnellement et personnellement.

II. DEMARCHE

1. PRESENTATION

La réalisation de ce mémoire s'insère dans une démarche clinique « d'une réflexion qui se tisse entre pratiques et théories » (Bréant, 2008, p. 108). Elle prend ainsi appui sur deux types de sources qu'il est possible de situer à des niveaux différents : la première source, extérieure, est celle d'écrivains, principalement de philosophes, et la seconde, personnelle, se situe dans mon vécu. Ainsi, je mettrai en parallèle les écrits de plusieurs auteurs sur la thématique du courage, et cinq textes que j'ai rédigés sur des situations rencontrées dans ma vie privée et professionnelle et qui reflètent différentes formes de courage. Ma démarche sera circulaire et fera des allers retours entre ces deux pôles : théorie et expérience vécue. Car comme le dit Cifali (1995) à propos des métiers de l'humain, « il me semble aujourd'hui nécessaire d'y inscrire une démarche clinique ou même une clinique, c'est-à-dire un « lieu » de théorisation où des connaissances se construisent à même le vivant et dans l'implication » (p. 56).

J'ai choisi de baser ma démarche sur l'écriture de récits personnels, car je pense, comme le souligne Myftiu (2006), que « l'écriture est un moyen puissant de réflexion » (p. 193) et que « l'écriture de soi, l'écriture des événements, l'écriture de l'expérience s'avèrent être un des moyens pour comprendre et améliorer la relation avec soi-même » (p.192), et par prolongement la relation avec les autres, toutes deux particulièrement importantes dans les professions que j'ai choisi d'exercer.

En ce qui concerne le choix des situations sur lesquelles se basent mes récits, et compte tenu du fait que le champ thématique du courage est particulièrement vaste, j'ai déterminé plusieurs critères afin de pouvoir en limiter l'ampleur. D'une part, en raison de mon parcours professionnel antérieur et actuel, infirmière et bientôt enseignante, j'ai décidé de porter plus particulièrement mon regard sur ces deux domaines, l'éducation et la santé. Trois de mes récits seront en lien avec le premier et deux autres avec le second. D'autre part, j'ai voulu qu'il y ait une forme de proximité dans les situations relatées et qu'elles mettent en lumière le courage au quotidien, cette forme de courage pour laquelle tout en chacun peut se sentir concerné, soit pour l'avoir côtoyé, soit pour l'avoir vécu.

Par ailleurs, j'ai choisi des angles d'observation différents en proposant des situations dans lesquelles je me trouve parfois en posture de témoin et parfois en posture d'actrice ou tout au

moins investie. Tous ces récits reflètent des situations qui m’ont impliquée émotionnellement. Enfin, j’ai opté pour des situations différenciées à plusieurs niveaux : récentes ou anciennes, concernant des acteurs d’âges différents, enfants, jeunes adultes et adultes d’âge mûr, et ce afin d’enrichir ma recherche.

Le tableau ci-dessous met en évidence les différents éléments qui précèdent.

	SANTE	EDUCATION
TEMOIN	Véronique	Benjamin Ca suffit
ACTRICE	La professionnelle	Le chat

En ce qui concerne l’approche théorique, il m’a semblé indispensable de partir des écrits de philosophes grecs de l’Antiquité et de poursuivre avec des écrits d’auteurs plus contemporains. Toutefois, il apparaît que ces derniers basent pour la plupart leur réflexion sur des auteurs antérieurs, eux-mêmes déjà complexes, et perçoivent le courage à différents niveaux philosophiques, qui supposent des outils de lectures sophistiqués. De ce fait, mon regard restera modeste, personnel et partiel sur l’immensité de cette thématique et sa compréhension. Mon mémoire sera le reflet d’une analyse sur ce que le courage a soulevé comme interrogations et réflexions à travers plusieurs pistes proposées par mes lectures de différents auteurs et un vécu personnel.

2. PROGRESSION

J’ai débuté ma démarche par la lecture du livre *Le courage en connaissance de cause*, dirigé par Klein (1994), qui m’a permis dans un premier temps de porter un regard très général sur le courage grâce aux différents chapitres d’auteurs qui abordent cette thématique sous des angles variés, comme par exemple ceux de l’histoire, du témoignage ou de la recherche. Au fur et à mesure de l’avancement de ma lecture, mon intérêt pour le courage ordinaire, celui du quotidien s’est confirmé, notamment par le fait que les propos le concernant permettaient la

résurgence de situations vécues ou observées qui me touchaient personnellement.

J'ai ainsi commencé par imaginer une première rédaction de mes récits en me les « racontant » en quelque sorte intérieurement. Mon objectif avant de les poser sur papier était de me centrer sur les émotions, les sentiments, les perceptions que l'évocation de leurs souvenirs suscitait en moi et ce en lien avec le thème du courage.

Puis j'ai déterminé les cinq auteurs sur lesquels allait se centrer mon analyse. Platon, Socrate à travers lui, et Aristote m'ont paru incontournables comme je l'ai déjà relevé précédemment. Klein (1994) a éveillé mon intérêt pour Jankélévitch en le citant dans sa préface, citation qui par ailleurs débute le chapitre de Jankélévitch (1986) consacré au courage : « Il faut commencer par le commencement. Et le commencement de tout est le courage » (p. 89). Il était clair qu'il me fallait explorer cet auteur qui donnait une telle place au courage. Quant à Comte-Sponville (1997), il s'est imposé à moi car j'avais déjà apprécié ses écrits lors d'un travail réalisé sur le bonheur. Enfin, j'ai choisi Tillich (1967) en regard du récit « Le chat » que j'avais déjà rédigé : j'avais envie de découvrir un auteur qui aborde de manière plus spécifique le lien entre le courage et l'affirmation de soi.

Mon travail s'est ensuite poursuivi de manière parallèle : d'un côté par la lecture selon un ordre chronologique des auteurs et de l'autre par la rédaction de mes récits, qui a nécessité de nombreuses reprises, car je voulais qu'ils reflètent précisément mon ressenti. Or l'écriture, peinture écrite, est un art qui ne s'acquiert pas en si peu de temps. Cet exercice, qui a nécessité que je m'attarde longuement sur les mots, les phrases qui composent mes récits, aura été particulièrement propice à ma réflexion puisqu'il m'aura permis une forme d'introspection.

Quant à mes différentes lectures, elles se sont avérées parfois ardues étant donné que les philosophes ne sont pas toujours faciles à suivre. Ces derniers ont cependant tous éclairé mon regard sur le courage de différentes manières. Dans mon analyse, j'en ai conservé prioritairement les aspects les plus significatifs par rapport à mes récits.

Enfin, parvenue à ce que je pensais être le terme de mon travail, j'ai éprouvé le besoin d'écrire un dernier texte, qui a émergé de ma réflexion sur le courage, réflexion qui va de toute évidence se poursuivre au-delà de cette démarche.

III. RECITS PERSONNELS SUR LE COURAGE

INTRODUCTION

Les nombreuses discussions que j'ai eues avec mon entourage ou d'autres professionnels depuis que j'ai commencé à écrire sur le courage m'ont confortée dans l'idée, que le courage est aussi et surtout question de perception personnelle. Les situations que j'ai choisies de décrire à travers ces cinq récits reflètent pour moi le courage au quotidien et, selon l'angle sous lequel on se place, mettent parfois aussi en évidence un manque de courage.

Elles ne se situent pas toutes au même niveau de courage mais leur valeur est pour moi égale, car elles impliquent toutes des personnes dans ce qu'elles ont de plus intime, à savoir leur vie. C'est pourquoi il me paraît important que ces témoignages soient présentés sous forme de récits et non pas comme des comptes-rendus de faits observés ou vécus.

Ecrire des récits, est à mon avis essayer de rendre vivant ce que j'ai vécu ou observé, et transmettre avec des mots les émotions qui m'ont traversée à un moment donné de ma vie.

Ainsi, tous les faits relatés dans mes récits sont véridiques. Seuls les prénoms et quelques points de repères ont été modifiés afin de préserver l'anonymat des personnes dont il est question. Certaines situations ont parfois été légèrement adaptées et de temps en temps, quelques détails inspirés de situations similaires ont été ajoutés et ce afin d'en rendre la narration et la lecture plus faciles.

Mes récits comportent inévitablement toute une part de subjectivité car ils sont le reflet de mon regard et d'une manière d'écrire qui m'est personnelle. Mais là réside certainement la valeur et la difficulté de ma démarche : j'ai réalisé en effet que j'avais fortement intégré dans mon éducation et aussi d'une certaine façon dans ma première profession « qu'il ne faut ni éprouver ni laisser voir ses émotions : les sentiments seraient précisément de l'ordre d'un subjectif néfaste par rapport à l'objectivité requise ; il serait nécessaire de rester neutre, en laissant au vestiaire tout ressenti » (Cifali, 2008, p. 133). C'est cette objectivité que j'ai voulu dépasser dans mon travail d'écriture, faisant référence ici à l'idée émise par Cifali (2008) d'une subjectivité assumée.

Mes récits sont le point de départ vivant de ma réflexion. Car comme le dit si bien Myftiu (2007) : « Chaque morceau de vie est une leçon, un conseil, un avertissement. Un point d'interrogation. Une passerelle » (p. 14).

1. LA PROFESSIONNELLE

Assise depuis plusieurs heures au chevet de mon beau-père dans une chambre d'hôpital, j'observe. J'observe le va et vient discret des infirmières qui à tour de rôle viennent lui prodiguer des soins. Tout de blanc vêtues, elles glissent dans la chambre, sourire aux lèvres et regards attentifs. Leurs gestes doux sont sûrs et précis et les quelques mots qu'elles nous adressent sont pleins de réconfort. Pourtant, elles côtoient la maladie, la souffrance, le désespoir et la mort au quotidien. Elles, qui paraissent si jeunes, sont déjà confrontées à toutes ces douloureuses réalités.

Au-delà de mon regard et de mes pensées, il y a soudain quelque chose d'étrange qui se produit : je réalise que lorsque j'observe ces blouses blanches, c'est une partie de ce que je suis que je vois. Je me trouve en quelque sorte face à un miroir. En effet, si en cet instant je suis témoin du travail de ces jeunes femmes, je suis habituellement moi-même actrice dans ce monde hospitalier : je suis infirmière.

Comme il est différent ce regard extérieur que je porte sur ces professionnelles ! Je ne suis ici que témoin, je n'ai pas besoin de me protéger. Et j'ai le sentiment que cette position m'amène à prendre une certaine distance qui permet à mon regard de professionnelle de s'estomper derrière un regard émotionnel.

Je ferme les yeux, je me souviens et je me retrouve il y a une vingtaine d'années.

Je travaille à l'hôpital de Gériatrie. J'ai 24 ans et je suis diplômée depuis quelques mois. Ce soir, c'est ma première veille. Ce n'est pas rien une première nuit. C'est une responsabilité énorme. Sur le même étage, il n'y a qu'une seule autre infirmière et quatre aides. L'hôpital, fourmilière rassurante la journée, baigne la nuit dans un calme impressionnant. Il devient un tout autre monde : la lumière est tamisée, le silence règne en maître, perturbé uniquement par quelques rares appels de patients qui dans leur majorité ont sombré dans le sommeil. Tout est tranquille. D'une tranquillité telle qu'elle en devient presque angoissante, oppressante. Car derrière elle se cache le risque de l'urgence soudaine.

A 22h00, je reçois le rapport de l'infirmière de jour qui me signale une patiente en fin de vie, Madame V., atteinte d'un cancer de l'œsophage. Elle me glisse avant de partir « Ce n'est pas sûr qu'elle passe la nuit, ça va peut-être être pour toi ».

Le rapport terminé, je commence la tournée de mon secteur. Je passe dans chaque chambre, discute avec les patients que le sommeil n'a pas encore gagné, plaisante avec ceux qui ont le cœur à rire, m'attarde auprès de ceux que la nuit angoisse. Je prends mon temps. Un peu plus que d'habitude peut-être. Un peu trop même. Inconsciemment, je retarde le moment d'aller dans la chambre de Madame V. Soudain, mon bip sonne : une collègue de l'étage supérieur est à la recherche d'un médicament qui lui manque. Je retourne dans le bureau des infirmières pour vérifier si je l'ai. Son appel me fait gagner quelques précieuses minutes. Mais je ne peux retarder plus longtemps l'inévitable : je dois aller voir Madame V.

Sa chambre est au bout du couloir. Dans le silence de la nuit, jamais un couloir ne m'aura paru aussi long, jamais je n'aurais mis autant de temps à le parcourir. Et pendant que j'avance la peur au ventre, j'espère. J'espère qu'un autre patient m'appelle, ailleurs. Ou mieux encore, j'espère que ma collègue propose de me remplacer. J'espère n'importe quel événement qui me permette de ne pas avoir à entrer dans cette chambre. Et pendant que j'espère l'improbable, mon imagination s'égaré. J'ai peur, tellement peur. J'imagine Madame V., étendue sur son lit, la bouche grande ouverte, comme un grand trou noir béant, comme un abîme sans fond, qui grandit au fur et à mesure que je l'imagine et qui finit par m'engloutir. La mort. Je vois la mort dans cette bouche rongée par le cancer. Aujourd'hui encore, je tremble à l'évocation de ce moment.

Je suis devant la porte entrouverte de la chambre de Madame V.. Je la pousse lentement en retenant mon souffle, j'entre presque sur la pointe des pieds et m'approche doucement de ce corps immobile dont les yeux grands ouverts semblent fixer un ciel invisible. Madame V. m'a entendue et tourne sa tête vers moi. Je lui dis « bonsoir » en espérant que ma voix ne laissera pas transparaître ma peur. Sur son visage marqué par la souffrance, je vois encore aujourd'hui ses deux immenses yeux sombres. Elle plonge son regard dans le mien avec une telle intensité que jamais je ne pourrai l'oublier. Elle aussi a peur. Nous nous regardons longuement sans qu'aucune parole ne soit prononcée. Puis, sa tête se détourne et ses paupières se ferment. Je reste encore quelques minutes auprès d'elle puis je sors doucement de la chambre et la laisse. Seule.

Madame V. n'a pas rejoint d'autres cieux cette nuit là, mais la journée suivante. Je ne me souviens plus des veilles qui ont suivi. Mais lorsque je repense à cette première nuit, je me dis que durant quelques minutes, deux courages se sont rencontrés.

2. VERONIQUE

Elle est belle Véronique. C'est mon amie. Si je devais représenter la Vie, c'est son portrait que je ferais. Elle a une épaisse chevelure blonde qui tombe jusqu'au milieu de son dos. Ses yeux sont rieurs, sa bouche ne semble exister que pour sourire et ses éclats de rire sont légendaires. Elle a ce petit accent venu d'ailleurs qui finit de faire succomber à son charme tous ceux qui la rencontrent. Elle est belle Véronique, non seulement de l'extérieur, mais aussi de l'intérieur. Je ne l'ai encore jamais vue de mauvaise humeur, elle ne se plaint pas, elle déborde d'enthousiasme et d'énergie. Le mot positif semble être fait pour elle. Elle est généreuse en amitié Véronique, elle sait être attentive aux autres, elle s'inquiète toujours de ce que vous vivez, elle a toujours le mot qui vous touche. Mais n'essayez pas de la suivre, elle va trop vite, elle aime faire la fête, elle est avide de tout Véronique. Et elle aime la Vie. Par-dessus tout.

Véronique va bientôt avoir 40 ans et elle a encore toute la vie devant elle. Les enfants ont grandi, elle pense enfin un peu plus à elle et elle vient de recommencer à travailler. Elle prend soin des autres dans une maison de retraite. Lorsqu'elle entre dans une chambre, c'est comme si un rayon de soleil y pénétrait : elle rayonne, elle est chaleureuse, elle fait du bien.

Rien ne semble pouvoir ternir le ciel bleu qui l'entoure. Il y a bien parfois des zones de turbulence qui le traversent, mais elle ne s'y attarde pas : il y a tellement d'autres belles choses à voir et à vivre. Il y a bien parfois les conflits avec ses grands garçons, mais cette période d'adolescence n'est facile pour personne. Il y a bien cette distance de plus en plus grande avec son mari et les disputes de plus en plus fréquentes entre eux. Parfois elle se demande même s'ils vont pouvoir continuer à partager toute leur vie comme elle en a toujours rêvé.

Il y a bien aussi depuis quelques temps cette tension persistante dans ses seins qui tire parfois jusque dans ses bras. Il faudrait peut-être qu'elle aille faire un contrôle. Mais elle a tant d'autres choses plus importantes à faire avant, ça peut bien attendre encore un peu. Peut-être aussi qu'elle manque un peu de courage : et si c'était grave ? Mais lorsque ces pensées négatives l'effleurent, elle les chasse aussitôt de son esprit positif. Car elle se dit que même si cela devait s'avérer être quelque chose de malin, il suffira qu'on le lui enlève pour que tout continue.

Mais les personnes à qui elle finit par parler de ce tiraillement la pressent d'aller faire un contrôle. Et c'est au milieu du mois de décembre qu'elle se rend enfin chez son gynécologue. Le diagnostic est sans appel : cancer du sein. Le monde pourrait s'écrouler que Véronique ne s'en apercevrait pas. Elle n'a même pas le temps de réfléchir, « il » est déjà à un stade si avancé que le médecin ne lui laisse pas le choix : il faut faire l'ablation de ses deux seins et ce le plus rapidement possible.

Aujourd'hui encore, quand elle parle de ce moment où sa vie a basculé, Véronique dit que de toute façon, même si on lui avait donné le choix, elle n'aurait pas hésité une seconde : qu'est-ce que deux seins pour une vie ?

L'opération qui est programmée pour le 24 décembre efface ce jour de fête : Noël ne compte plus, seule sa vie compte. Elle change un peu Véronique, ses yeux ne rient plus et les larmes envahissent ses journées, mais elle ne se laisse pas aller. Elle pleure beaucoup, mais elle tient bon car elle veut y croire : la vie est plus forte que la mort.

Pourtant, l'opération n'aura pas lieu. Son médecin la reçoit deux jours avant : les derniers examens ont révélé que son foie était atteint et c'est grave, beaucoup plus grave qu'il ne pouvait l'imaginer. Beaucoup plus grave qu'elle ne pouvait l'imaginer. Il n'est plus question de chirurgie, il faut attaquer ce mal avec une série de séances de chimiothérapie. Il faut se battre contre cet ennemi invisible qui envahit son corps.

C'est pourquoi son médecin a déjà organisé le rendez-vous avec l'oncologue qui va la recevoir un peu plus tard dans la journée. Véronique a deux heures devant elle... Deux heures à remplir avant de rencontrer cette alliée. Deux heures durant lesquelles elle se promène avec son mari dans les rues décorées et illuminées par les lumières de Noël. Il y a quelque chose d'irréel dans cette effervescence festive qui l'entoure. Elle se sent ailleurs, comme dans un film, à la fois si proche et à la fois si loin de ces gens qui courent autour d'elle les bras chargés de cadeaux. Alors, ne serait-ce qu'un instant, elle veut retrouver la joie de Noël et elle demande à son mari de lui offrir ce stylo dont elle rêve depuis longtemps. Elle veut y faire graver son nom. Et lorsque la vendeuse souriante lui tend le joli paquet cadeau qui le contient en lui disant « c'est un magnifique stylo et en plus il est garanti à vie », Véronique et son mari se taisent. Eux seuls connaissent la portée de ce qu'elle vient de dire.

Lorsqu'elle commence sa première série de chimiothérapie, qui sera suivie en quelques mois par quatre autres, Véronique a la rage. Elle n'a qu'une idée en tête, elle veut gagner ce premier combat. Elle se bat et elle veut gagner ce premier match. C'est comme cela qu'elle a décidé de vaincre son cancer, comme un adversaire.

Il y a cette première épreuve, lorsque le médecin implante sous sa peau, non loin du cœur, un petit boîtier pour permettre l'entrée de tous ses traitements à venir. Cela peut paraître ridicule de parler de cela comme d'une épreuve, surtout lorsque l'on imagine toutes les souffrances, toutes les angoisses par lesquelles elle va devoir passer dans les mois à venir. Pourtant, pour Véronique, cette petite bosse sous sa peau, ce corps étranger si discret, donne une apparence visible et réelle à son combat et lui rappelle chaque fois qu'elle la voit, qu'elle la sent, cet ennemi invisible qui se cache à l'intérieur de son corps de femme.

Une première épreuve qui sera suivie par beaucoup d'autres. Difficile de les décrire, car Véronique en parle peu, où seulement à ceux qui lui sont le plus proches. Elle y fait parfois discrètement allusion par quelques phrases et nous laisse imaginer, nous ses amies qui l'aimons, cette douleur qui lui appartient.

Il y a ce moment où, alors qu'elle commence à perdre ses cheveux par poignées, son mari pour la soulager en attendant le rendez-vous chez la perruquière qui va lui raser la tête, prend de grands ciseaux et lui raccourcit ses cheveux auxquelles elle tenait tant, symbole de sa féminité.

Il y a le refus de ses fils de la voir tête nue, refus qu'elle doit respecter pour les protéger alors qu'elle aimerait par-dessus tout enlever cette perruque qu'elle a si peur de voir tomber et qui lui tient si chaud.

Il y a ce travail qu'elle veut absolument poursuivre, même à pourcentage réduit, pour continuer d'exister, de faire partie de la vie, pour oublier son quotidien, pour arrêter les pensées qui l'envahissent sur son avenir improbable.

Il y a cette séance à laquelle elle accepte de se rendre pour apprendre à prendre soin d'elle-même malgré la maladie, pour se maquiller, pour continuer à se regarder dans le miroir comme une femme et non pas seulement comme une malade.

Il y a ... Il y a ... Il y a ce quotidien qu'elle continue à vivre même si rien ne sera plus jamais pareil : même si se lever le matin est parfois si difficile, même si manger est quelques fois impossible, même si elle prend des médicaments tous les jours, même si faire des projets est si douloureux pour elle.

Elle est discrète Véronique sur ce qu'elle vit, elle est discrète sur son courage. Elle ne parle pas beaucoup de ses moments de découragement, de ce désespoir, de cette révolte qui doivent parfois l'envahir. Elle dit même qu'il n'y a pas qu'elle qui est courageuse, que tout le monde est courageux car tout le monde rencontre des choses difficiles dans sa vie. Elle refuse cette comparaison des courages. Peut-être. Mais tout le monde n'a pas sa force. Et lorsque je la vois, lorsque je l'entends, je doute de n'en avoir jamais autant.

Véronique résiste depuis plus de deux ans. Elle a des hauts et des bas. Mais elle a déjà survécu à ce que les médecins imaginaient au début comme difficile, voire impossible à vaincre. Tous les quatre mois elle se rend à son contrôle médical, qui est suivi par quatre jours d'angoisse jusqu'à ce qu'on la rassure sur son cancer. Elle vit sa vie de quatre mois en quatre mois comme elle aime à le dire et rien n'est aussi précieux que ces semaines gagnées sur son adversaire.

Mais elle m'a dit que si un jour elle réalise que le combat est perdu, que l'adversaire est plus fort et qu'elle ne peut plus rien faire, elle choisira de partir. Par elle-même.

3. BENJAMIN

Ils sont là. Ils sont là parce qu'ils sont parents. Et ce soir, ils participent à la réunion de parents de la classe de 1^{ère} et 2^{ème} enfantine de Benjamin.

Benjamin est leur deuxième fils. Ils l'ont attendu avec impatience et se sont profondément réjouis de sa venue : François allait avoir un petit frère ! Qu'ils étaient doux ces moments partagés où leur « petit bonheur » grandissait à l'intérieur du ventre maternel et qu'ils posaient tous les trois leurs mains sur ce ventre arrondi pour le sentir bouger, comme pour communiquer avec lui.

Il est né en douceur, par une belle matinée de printemps. Si calme, tout était si calme. Il était si beau, si doux, si tranquille. Sa venue a bousculé un peu les habitudes mais il a trouvé sa place dans leur vie et il a donné une autre ampleur au mot « famille ».

Ils sont là parce qu'ils sont parents. Comme les autres. Mais Benjamin a huit ans et ses camarades de classes, eux, n'ont que quatre ans. Ces derniers viennent en classe tous les jours. Benjamin, lui, ne vient que le mardi matin. Les autres enfants se sont déjà fait plein de copains, ils jouent ensemble, se disputent, se réconcilient, bavardent, rient entre eux. Benjamin quant à lui ne joue pas avec les autres et s'il est présent dans la classe, il est souvent ailleurs. Contrairement aux autres élèves qui quittent leurs parents pour entrer seuls « comme des grands » dans la classe, Benjamin ne vient pas seul : Stéphane, un éducateur l'accompagne et reste dans la classe avec lui toute la matinée.

Benjamin est différent.

Dans le cadre de mon stage, j'assiste à cette réunion de parents. Elle est un peu particulière : les enseignantes, duettistes, vont devoir informer officiellement les autres parents d'élèves de l'intégration de Benjamin, enfant en situation de handicap mental. Il ne vient dans la classe que le mardi, les autres jours, il est dans une institution spécialisée. Les enseignantes se sont beaucoup interrogées sur la manière d'apporter cette information. Elles craignent un peu les réactions des autres parents, leurs questions. C'est pourquoi, après discussion avec le directeur, ce dernier a décidé d'être présent ce soir là dans l'école « pour le cas où », sans toutefois assister à la réunion pour ne pas la différencier d'une réunion de parents habituelle.

Les parents de Benjamin ont été conviés comme les autres à cette réunion. L'éducateur a discuté avec eux de leur présence et ils ont décidé d'y assister. Même si leur fils ne suivra jamais une scolarité normale : Benjamin est atteint d'autisme.

Ils sont là, mais les autres parents ne le savent pas.

Il y a une ambiance joyeuse ce soir là dans cette classe enfantine, décorée de dessins et de bricolages d'enfants. Les parents semblent se faire une fête à l'idée de découvrir de l'intérieur cet univers dans lequel leurs petits amours vont en quelque sorte un peu grandir sans eux.

Ils sont drôles tous ces parents assis à la place de leurs enfants, sur des chaises beaucoup trop petites pour eux, ils ressemblent à des géants devant des pupitres sous lesquels leurs grandes jambes d'adultes ont de la peine à se glisser. Sur ces pupitres, il y a des cahiers déposés. Mais sur le pupitre de Benjamin, il n'y a rien. Détail insignifiant peut-être, que les autres parents n'auront probablement pas remarqué mais qui prend certainement une toute autre valeur aux yeux de ses parents. Et lorsque mon regard se pose sur les eux, je perçois une tristesse profonde. Je sais par l'éducateur qu'il n'est pas facile pour eux d'être là : le papa a de la peine à accepter la différence de son fils et la maman se bat comme une lionne.

En les voyant imperceptiblement isolés des autres parents qui se connaissent un peu et discutent entre eux, mon esprit s'échappe : quelles angoisses, quelles peurs ont envahi ces parents lorsque discrètement, presque sournoisement, des doutes se sont immiscés sur le développement et le comportement de leur enfant ? Ils se sont peut-être dit que Benjamin était différent de son grand frère mais qu'être différent, ce n'est pas une tare, cela peut même être considéré comme une richesse.

Mais Benjamin était trop différent et au fur et à mesure d'un développement qui s'éloignait trop de celui des autres enfants, le diagnostic a été posé. Leur quotidien a été bouleversé. Et depuis, il faut tenir, se battre, malgré les angoisses, les difficultés, les nuits sans sommeil. Pour Benjamin, pour son frère.

La réunion commence. Les enseignantes remercient tous les parents d'être là, présentent la classe, les objectifs scolaires, le fonctionnement et, noyés dans cette foule d'informations, se glissent ces quelques mots :

« Peut-être que vos enfants vous en ont parlé : nous avons la chance d'accueillir tous les mardis un enfant en intégration, accompagné par un éducateur. Cette expérience est enrichissante pour tout le monde et se passe très bien. » C'est tout. Les enseignantes continuent leur présentation et lorsqu'elle arrive à son terme, elles laissent la place aux questions. L'ambiance est détendue : des parents remercient les enseignantes pour leur travail, d'autres posent des questions d'organisation pratique, d'autres encore s'interrogent sur la répartition hebdomadaire des disciplines et soudain une maman prend la parole :

« Vous nous avez dit qu'il y avait un enfant handicapé qui venait en classe le mardi. Mais de quelle sorte de handicap souffre cet enfant ? »

Silence. Une des enseignantes répond qu'elle n'est pas autorisée à répondre à cette question et insiste à nouveau sur la valeur d'une telle expérience pour tous et sur le fait que tout se passe bien. Mais la maman ne se satisfait pas de cette réponse, elle insiste pour en savoir plus, soutenue par quelques mouvements de tête approuvants de plusieurs autres parents. Les enseignantes se regardent, semblent mal à l'aise et persistent à donner toujours la même réponse, qu'elles reformulent à tour de rôle avec d'autres mots.

Et soudain, au moment où la tension devient de plus en plus palpable, une voix s'élève :

« Moi je peux répondre à votre question. Je suis la maman de Benjamin et voici son papa. Notre fils est atteint d'autisme. Nous vous remercions de l'accueillir dans votre classe, cela est très important pour lui et pour nous qu'il puisse participer, ne serait-ce que quelques heures par semaine, à la vie d'un enfant normal. Il a beaucoup de plaisir à être avec vos enfants.»

Alors, devant la dignité de cette femme, devant la simplicité de ses paroles, les regards interrogatifs, presque revendicateurs des autres parents, d'abord gênés, se font plus doux, compréhensifs, peut-être même admiratifs. Le dialogue s'instaure. L'atmosphère est presque détendue. Une maman transmet aux parents de Benjamin que leur fils leur a parlé de lui en disant qu'il ne savait pas ce qu'il avait mais qu'il était gentil.

La réunion se termine. Lors de l'apéritif qui suit, les parents de Benjamin échangent avec les enseignantes et d'autres parents. Ils ne restent pas longtemps.

Mais ils sont là. Pour Benjamin. Pour les autres.

Fragiles témoins d'un courage au quotidien.

4. CA SUFFIT

« Il fallait que je le fasse. Je ne pouvais pas partir comme ça. Alors j'ai pris mon courage à deux mains, j'ai glissé un bonbon dans ma bouche et j'y suis allée. J'ai frappé à la porte de sa classe en retenant ma respiration et lorsqu'il m'a ouvert, je lui ai dit d'une voix qui se voulait assurée : « Il faut quand même que je te dise pourquoi je m'en vais ».

Ces paroles sont celles d'Eléonore qui est maintenant enseignante depuis plusieurs années. Je suis stagiaire dans sa classe et lors d'une de nos nombreuses discussions sur cette profession d'enseignante qui sera bientôt mienne, nous avons échangé sur les difficultés relationnelles qui peuvent surgir entre professionnels. Je m'aperçois aujourd'hui qu'à travers ses propos, Eléonore témoignait sur le courage. Et peut-être aussi sur l'absence de courage.

Eléonore vient de me raconter sa première année d'enseignement.

Une année de galère. Pourtant, elle est arrivée pleine d'enthousiasme dans sa nouvelle école : enfin, elle avait sa propre classe. Elle avait de l'énergie à revendre, elle voulait que ça marche, avec les élèves, avec les parents, avec les collègues. Elle avait pour cela mis toutes les chances de son côté puisqu'elle avait choisi de travailler dans cette école plutôt que dans une autre : elle savait qu'elle y retrouverait un ami de longue date avec lequel elle avait fait une partie de ses études pour devenir enseignante. Elle pensait qu'il allait l'aider, la soutenir comme cela avait déjà été le cas par le passé pour les travaux universitaires. Elle ne se doutait pas à quel point elle se trompait.

Eléonore avait conscience que cette première année d'enseignement n'allait pas être facile. Et lorsqu'elle a ouvert la première fois la porte de sa classe, il y avait quand même un peu d'angoisse derrière sa joie de nouvelle enseignante : elle se lançait dans sa profession et c'était un peu comme si elle faisait un grand saut dans le vide. Mais elle avait confiance.

Quand elle parle de cette première expérience professionnelle, Eléonore oublie presque les élèves, elle oublie presque le plaisir qu'elle a eu avec les enfants, elle oublie presque la joie d'enseigner. Car aujourd'hui Eléonore parle de sa difficulté à affronter celui qui durant une année les a mises sous pression, elle et ses collègues. Elle parle de mobbing. Ce sont là ses propres termes. Elle qui se réjouissait tellement de collaborer avec son ami Jean-Philippe ne se souvient aujourd'hui que de la façon dont leur relation s'est petit à petit dégradée. Insidieusement.

Lorsque l'année scolaire a débuté, Eléonore qui était « nouvelle » s'est en quelque sorte faite toute petite : elle écoutait Jean-Philippe, il avait plus d'expérience qu'elle, elle le voyait un peu comme une référence, un grand frère. Et s'il lui arrivait de ne pas être tout-à-fait d'accord avec lui, par exemple sur la manière de punir les élèves, elle n'a dans un premier temps rien dit. Mais au fur et à mesure que l'année avançait, Eléonore a pris de l'assurance. Elle a commencé à s'exprimer, à donner son avis même si parfois il ne correspondait pas à celui de Jean-Philippe. En réalité, il faudrait plutôt dire à *essayer* de prendre position. Car Eléonore se souvient à quel point il était difficile à l'époque de tenir tête, de résister à son collègue et surtout ami Jean-Philippe : il savait être tellement gentil et charmant, il savait jouer sur leur amitié, faire de l'humour, plaisanter. Plaisanter sur elle, sur les autres. L'air de rien. Il aimait lancer sans arrêt des petites remarques, pas vraiment méchantes mais pleines de sous-entendus, sur leur vie privée, sur leurs maris, sur leur niveau de vie. Combien de fois elle ou ses collègues n'ont-elles pas entendu des phrases du genre « Ah tu es venue travailler aujourd'hui ? Pourtant quand on voit ta voiture et avec ce que gagne ton mari, on se demande bien pourquoi ! ». Remarques que Jean-Philippe accompagnait toujours d'un petit clin d'œil « amical ». Et puis, il y avait aussi toutes les insinuations sur leur manque d'engagement professionnel, comme lorsque parfois l'une d'entre elles s'autorisait à partir tout de suite à quatre heures : « L'heure c'est l'heure ! » lui lançait-il en guise d'au revoir. Parce que lui par contre, il ne comptait pas ses heures, il arrivait plus tôt et repartait plus tard...

Devant l'attitude moqueuse de Jean-Philippe, Eléonore et ses collègues souriaient. Probablement parce qu'il semblait vraiment vouloir que tout se passe bien dans leur école. En effet, n'était-ce pas lui qui avait proposé à toute l'équipe de manger une fois par semaine au restaurant ? N'était pas lui qui disait partout qu'il était dans une super école ? Mais n'était-ce pas lui aussi qui parvenait à leur imposer son choix, comme pour la formation d'école ? Alors que toutes avaient envie d'une autre formation, il avait réussi à les convaincre de suivre celle qu'il voulait : il connaissait l'animateur et il estimait qu'elle serait vraiment bien pour ses collègues. Finalement, il ne tenait jamais compte de leur avis. Il prenait toute la place. Même pour prévoir la répartition des élèves dans les classes, il fallait se baser sur ses critères de sélection. Et personne ne disait rien. Les anciennes parce qu'elles se réfugiaient derrière un certain détachement vis-à-vis d'une profession qu'elles pratiquaient depuis des années. Les nouvelles parce qu'elles avaient peur, parce qu'elles n'osaient pas le remettre en question. Même le jour où l'une d'elles a découvert qu'il avait fouillé dans son bureau.

Eléonore quant à elle, a fini par préférer se remettre en question elle-même plutôt que de s'exprimer. Pour ne pas le blesser, parce qu'au départ, il était quand même son ami. Et puis ce n'était pas si grave, elle avait une classe, c'était ça le plus important. Alors elle a laissé passer le temps, elle a repoussé sans arrêt l'idée de parler à Jean-Philippe, de lui dire ce qu'elle pensait de son comportement vis-à-vis d'elle et des autres, de lui dire qu'il la blessait et qu'il fallait que cela cesse. Mais au fur et à mesure que l'année avançait, le quotidien est devenu de plus en plus lourd et petit à petit, Eléonore a eu de plus en plus de peine à se rendre à ce travail qu'elle avait pourtant choisi et qu'elle se réjouissait de pratiquer. Elle a fini par appréhender les journées d'école : pas à cause des élèves, pas à cause des parents, mais à cause de Jean-Philippe. Au fond d'elle-même, elle redoutait d'entendre ces petites paroles blessantes dites sur le ton de l'ironie. Elle souffrait de ne pas pouvoir exprimer ce qu'elle pensait et elle s'en voulait de ne pas oser lui parler.

Et puis, elle s'est sentie seule dans cette situation Eléonore. Elle en a bien parlé avec une de ses collègues, mais cette dernière était comme elle, nouvelle enseignante, et elles n'ont rien osé dire à Jean-Philippe. Même la hiérarchie n'a pas réagi lorsqu'au moment de prévoir les nouvelles attributions de classes elles ont été quatre enseignantes sur six à souhaiter quitter cette école. Pourtant, Eléonore avait tenté d'en parler discrètement à sa directrice en insinuant que l'attitude de Jean-Philippe était peut-être la cause de ces départs multiples. Elle pensait qu'il serait plus facile pour une supérieure hiérarchique d'intervenir auprès de Jean-Philippe. Il n'en a rien été : la directrice lui a fait à peine quelques remarques. Eléonore pense qu'elle aussi a eu peur car elle savait qu'il avait des amis politiques.

C'est seulement au moment de quitter l'école qu'Eléonore me dit « avoir pris son courage à deux mains ». Aucune enseignante ne voulait parler à Jean-Philippe et elle s'est dit qu'elle ne pouvait pas laisser une telle situation se reproduire l'année suivante avec d'autres collègues. Alors, elle est allée dans sa classe, elle lui a dit tout ce qu'elle pensait, son année de galère, sa colère, sa révolte. Elle lui a parlé tranquillement, de professionnelle à professionnel, et il l'a écoutée de la même manière. Il n'a pas compris, il a refusé tout ce qu'elle lui avait dit. Aujourd'hui, celui qui était son ami ne lui parle presque plus. Mais cela n'a pas vraiment d'importance. Car Eléonore pense que cette expérience l'a faite grandir : elle sait aujourd'hui qu'il vaut mieux parler que de se taire. Qu'il faut parfois oser dire « ça suffit ».

5. LE CHAT

« La maîtresse veut te voir, elle a dit que c'était important » me lance négligemment Sandrine. Je me sens faiblir, mon sang se glace, je n'entends plus rien d'autre que cette phrase assassine. Elle me touche en plein cœur comme une flèche empoisonnée. Pourquoi cette convocation ? Que s'est-il passé ? Où est la faute, l'erreur ? J'ai peur.

Dans ma tête, une foule de souvenirs ressurgissent, se bousculent. Je me remémore ces quelques fois ou malgré mes efforts je suis arrivée en retard et où mes explications sincères n'ont pas été entendues. J'étais en tort, je n'avais qu'à mieux m'organiser, aucune raison ne paraissait valable pour excuser mes retards. Je devais arriver à l'heure, un point c'est tout.

Je me souviens encore de ces punitions parfois injustes que je tentais vainement de justifier auprès de mes parents au cours de discussions animées : je n'y étais pour rien, l'enseignante était énervée, j'avais juste posé une question à ma voisine au mauvais moment. Mauvaise excuse : si j'avais été punie, c'est que la maîtresse avait une bonne raison de le faire.

Je repense aussi à cette mauvaise note que j'ai reçue : les questions de l'épreuve ne correspondaient pas à ce que l'enseignante nous avait demandé d'apprendre. « Tu n'avais qu'à mieux te préparer, c'est ton travail, il faut tout savoir », rétorquait mon père.

J'étais une petite fille sage, appliquée, je voulais toujours faire plaisir à mes parents et je mettais beaucoup de cœur à réaliser ce que demandait la maîtresse. J'étais sincère, je savais accepter une remarque justifiée, mais lorsque ce n'était pas le cas, la révolte grondait en moi. J'avais besoin que mes parents m'écoutent, me comprennent, me pardonnent. Pourtant, la conclusion apportée par mon père restait la même : le professeur a toujours raison.

Aujourd'hui, je le sais, je l'ai appris. Le professeur a toujours raison. Cette phrase est inscrite dans ma tête comme une vérité inébranlable, je m'en suis imprégnée.

« La maîtresse veut te voir, elle a dit que c'était important ».

Sandrine m'a transmis ce message ce matin en ramenant mon fils Stéphane de l'école. Nous sommes voisines et nous partageons les trajets scolaires pour accompagner et chercher nos enfants.

Je vais à nouveau me retrouver devant la maîtresse. Mais ce n'est plus la petite fille qui va devoir l'affronter, c'est la maman que je suis devenue.

Stéphane a quatre ans, il vient de commencer l'école. C'est un grand saut dans sa vie, une étape un peu difficile. Il y a la maîtresse, les nouveaux camarades, le rythme différent, les règles à apprendre et à respecter. Il faut aussi se séparer de maman et ce n'est pas facile pour lui : il a déjà dû la partager, il y a deux ans, à l'arrivée de sa petite sœur Chloé et depuis trois mois avec Nicolas son petit frère. Voilà quelques semaines que Stéphane est plus agité, parfois un peu brusque. Il déborde d'émotions. Mais il est aussi spontané, drôle, enthousiaste et surtout extrêmement sensible. Il est lui-même.

Ces derniers temps, je suis moi aussi très fragile, fatiguée. Cette convocation m'inquiète, je m'interroge, je me demande pourquoi, que s'est-il passé, ai-je mal éduqué mon enfant ?

Je décide d'aller voir la maîtresse. Les quelques heures qui me séparent de l'affrontement me paraissent interminables. Enfin, je suis devant la porte de la classe. Je me sens toute petite, comme une enfant prise en faute. Je me retrouve face à l'enseignante : mon cœur s'est arrêté de battre. Elle paraît si sûre d'elle en m'expliquant que c'est grave, que Stéphane a refusé de réaliser le bricolage du chat selon le modèle proposé. Il n'a pas mis la queue dans le bon sens et lorsqu'elle lui a demandé de changer, il a refusé à plusieurs reprises. « Vous comprenez Madame, ça commence par vous tenir tête et ça finit par voler des vélocycles ». Je suis abasourdie, je ne comprends plus rien, je n'entends plus rien. Je ne sais plus si je dois rire ou pleurer. Et au fond de moi, ce leitmotiv qui revient sans cesse : le professeur a toujours raison.

Je rentre à la maison comme un fantôme. Stéphane est là, il joue sur le tapis, le chat est allongé à ses côtés. Je l'interroge un peu brutalement : « Pourquoi n'as-tu pas fait ce que la maîtresse a demandé pour le bricolage du chat ? » Stéphane me répond tranquillement : « Mais maman, quand je vois le chat marcher, il a toujours la queue en l'air ». Je le regarde et reste sans voix. Alors, tout doucement, je le prends sur mes genoux et le serre dans mes bras de toutes mes forces. Il est beaucoup trop petit pour comprendre et il ne peut imaginer ce qu'il vient de provoquer, ce qui vient de se passer en moi. Je me sens libérée : c'est Stéphane qui a raison.

Mon cœur s'est remis à battre.

IV. ANALYSE

INTRODUCTION

Admiration. S'il est un point qui fait l'unanimité lorsque l'on aborde la question du courage et sur lequel tous les avis se rejoignent, autant du point de vue des auteurs que des personnes avec lesquelles j'ai échangé, c'est en effet celui-ci : le courage suscite l'admiration. Et ce quel que soit le domaine ou le degré dans lequel il se situe :

Mais le courage, lui, peut frapper de manière spectaculaire, même lorsqu'il s'agit d'un courage discret : car lorsqu'il se donne à voir, lorsqu'on l'a reconnu, le courage seul apparaît, et on l'admire. Le courage donc est impressionnant : cette impression ne touche encore qu'à l'effet produit sur une personne *extérieure* au sujet qui fait montre de courage, ou si l'on veut : le courage n'est ici esthétique que pour l'autre. (Klein, 1994, p. 54)

Il apparaît donc que le regard des autres accorde une certaine valeur aux actes observés, et conduit par là même à définir certaines attitudes comme étant du courage, puisque « le courage est approbation et reconnaissance d'autrui » (Smoes, 1995, p. 282). Cette valeur particulière donnée au courage, l'élève au rang de vertu. Le christianisme a ainsi défini quatre vertus dites cardinales par le fait qu'elles peuvent être considérées comme le support essentiel à toutes actions humaines : la justice, la tempérance, la prudence et le courage.

Cependant, à travers les propos des auteurs sur lesquels j'ai choisi de m'appuyer dans mon analyse, il ressort que parmi toutes les vertus, le courage occupe une place particulière et ce pour plusieurs raisons. Il me semble intéressant de mettre ces dernières brièvement en évidence en guise d'introduction à mon analyse.

Ainsi, Comte-Sponville (1997) relève, confirmant par là même ce qui a été mis en évidence dans ce qui précède, que « de toutes les vertus, le courage est sans doute la plus universellement admirée » (p. 59). Ce qui contribue très certainement à expliquer le fait qu'il soit autant valorisé à travers l'histoire par les sociétés et les individus, ce qui par ailleurs reste toujours valable de nos jours.

Chez Platon, Socrate dit que toutes les vertus sont liées les unes aux autres, comme le fait bien ressortir Brisson (2008) dans son introduction au *Protagoras* : « Il (Socrate) défend trois points : celui de l'unité des vertus, celui de leur similitude et celui de leur implication (en posséder implique les posséder toutes) » (p. 1436).

Quant à Protagoras, au contraire, il dissocie le courage de toutes les autres vertus, de sorte qu'un homme peut avoir plusieurs défauts et néanmoins être courageux :

Le courage, en revanche, est très différent de toutes les autres. Voici comment tu vas savoir que ce que je te dis est vrai : tu trouveras beaucoup d'hommes qui sont très injustes, très impies, très intempérants et très ignorants, tout en étant exceptionnellement courageux. (Platon, 2008, p. 1470).

Jankélévitch (1986) quant à lui va encore plus loin puisqu'il considère que toutes les vertus ont besoin de ce courage, qui peut même être considéré comme l'initiateur de toutes les actions humaines :

Initiative et dénouement à la fois, le courage est la vertu réussie entre toutes, ou mieux il est l'élément de triomphe virtuel qui est en chaque vertu, ce qui rend les autres vertus efficaces et opérantes ; et peut-être, après tout, est-il moins lui-même une vertu que la condition de réalisation des autres vertus ; sincérité, justice ou modestie, elles commencent toutes par ce seuil de la décision inaugurale. (p. 135-136)

Enfin, pour Tillich (1967), la place du courage est d'autant plus fondatrice que « le courage, sans doute, appartient à l'éthique, mais il s'enracine dans la totalité des dimensions de l'existence et, en dernière analyse, dans la structure de l'être lui-même » (p. 15).

Ainsi, le courage apparaît clairement comme une vertu au statut particulier.

J'ai conduit mon analyse de manière progressive à travers le regard des auteurs qui observent le courage sous divers angles, en choisissant de souligner plus particulièrement chez chacun d'eux des aspects différents mais complémentaires de cette vertu. J'espère ainsi enrichir ma perception à travers les dimensions plurielles qui constituent ce que l'on nomme *Courage*.

AVANT PROPOS : le courage chez les grecs

Le courage dans la civilisation grecque antique tenait une place très particulière et élevée : « Le courage est une notion éthique et historique capitale chez les grecs » (Smoes, 1995, p.9). Les empreintes des écrits des philosophes de cette époque, tels que Platon, Socrate à travers lui, ou Aristote, marquent aujourd'hui encore les esprits de notre époque. Ils apportent un riche éclairage réflexif sur le sujet, même s'il est parfois nécessaire de les interpréter de manière à pouvoir les transposer de leur contexte guerrier historique à celui d'aujourd'hui.

1. PLATON-SOCRATE

Platon, à travers ses écrits sur les discussions philosophiques de Socrate, met extrêmement bien en évidence la difficulté qu'il y a à définir le courage, notamment dans les textes du *Lachès* et du *Protagoras*. Dans ces dialogues, comme à son habitude, Socrate s'adresse à des personnages sensés détenir le savoir et être experts sur le sujet qui l'interpelle, ici l'éducation aux vertus, et plus particulièrement au courage. Il s'agit dans les deux textes précités, respectivement de deux généraux, Nicias et Lachès et d'un sophiste reconnu, Protagoras. Il n'est pas étonnant que Socrate choisisse ce genre d'interlocuteurs. D'une part, l'héroïsme du combattant, bravant sa peur au péril de sa vie et pour défendre sa patrie, est historiquement et souvent culturellement associé au courage. D'autre part, Socrate qui cherche toujours à faire avancer la connaissance par la réfutation continue des propos de ses interlocuteurs va, en se confrontant à un sophiste, spécialiste de l'efficacité persuasive, permettre l'avancement de la réflexion, si importante pour lui dans l'éducation :

Et Socrate ne propose de définir le courage qu'en vue d'en assurer plus facilement la présence chez les jeunes gens et pour voir si le métier des armes peut y contribuer. La question se ramène à celle si souvent posée par Platon dans ses premiers dialogues : la vertu s'apprend-elle ? Est-elle une science ? Y-a-t-il des maîtres de vertu, ayant la compétence nécessaire pour la transmettre ? En d'autres mots, le courage s'apprend-il ? (Smoes, 1995, pp. 104-105)

Cette réflexion se fait à l'aide de nombreuses affirmations, objections, exemples et contre-exemples dont il est difficile de percevoir la cohérence progressive lorsqu'ils sont pris hors du contexte global du texte. C'est pourquoi, je ne ferai ressortir ici que quelques unes des nombreuses hypothèses émises dans ces écrits sur le courage.

Dans ces textes, face à la confrontation de leurs conceptions divergentes du courage, chacun des interlocuteurs tend à se référer à des modèles en matière de courage. Ainsi, la recherche d'une définition de celui-ci s'appuie fréquemment sur des exemples observés de comportements humains. Personnellement, j'ai eu aussi beaucoup plus de facilité à définir le courage à travers des récits de situations concrètes plutôt qu'à travers des concepts et des définitions, l'exemple étant souvent plus parlant que la théorie. Ainsi, toutes les personnes que je présente dans mes textes sont pour moi des modèles de courage, ou tout au moins des exemples. Mais il est intéressant de relever que ces modèles sont non seulement différents pour chacun, mais aussi en perpétuelle mouvance, puisqu'ils sont notamment sous l'influence, par exemple, des contextes sociaux, politiques ou historiques dans lesquels ils se situent. Smoes (1995) met bien en évidence cet aspect pour expliquer les difficultés qu'il y a à parvenir à une définition du courage :

Et les difficultés rencontrées par Platon, dans sa définition, vient de ce que jusqu'au Vème siècle avant notre ère, les modèles grecs de courage subissent évolutions et variations : l'héroïsme d'Achille, sûr de sa force ; celui d'Ulysse, conscient de ses faiblesses ; le citoyen soldat, ferme à son poste, le courage calculateur dans Thucyde, etc. (p. 11)

Une fois de plus, on réalise qu'il y a autant de types de courage que de situations, ce qui rend l'analyse complexe et toute définition universelle difficile. Ainsi, alors que Lachès semble réduire au départ le courage à des actes militaires, «Socrate amène Lachès à universaliser sa conception du courage, affirmant qu'il ne cherche pas seulement les courageux de la classe militaire, mais aussi ceux qui le sont devant la maladie, la pauvreté, les affaires politiques et même face aux désirs et aux plaisirs.» (Smoes, 1995, p. 21). Il confirme ainsi, comme cela apparaît clairement dans mes récits, que le courage concerne tout en chacun et peut prendre des formes différentes.

Dès lors, s'il est difficile de s'accorder sur une seule définition du courage, il est peut-être plus aisé de trouver des points communs à ces différentes formes de courage afin de mieux le cerner.

A la question de savoir ce qu'est le courage, Lachès met premièrement en avant le principe de la volonté morale : « Eh bien, il me semble que c'est une certaine fermeté de l'âme, si vraiment il faut dire ce qu'est sa nature dans tous les cas » (Platon, 2008, p. 611). Derrière cette fermeté de l'âme, peut se percevoir la notion d'endurance, qui est souvent associée au courage.

Effectivement, tous les protagonistes de mes récits endurent quelque chose, que ce soit le regard des autres, le rejet, le harcèlement moral ou encore la maladie.

Socrate, qui est dans un premier temps d'accord avec cette première définition du courage par Lachès, la complète par la suite avec l'idée que cette fermeté doit être réfléchie, car une force d'âme seule peut aussi apparaître chez les fous. Cependant, au fil de la discussion, il apparaît qu'une fermeté irréfléchie est parfois bien plus courageuse qu'une fermeté réfléchie puisqu'elle conduit à affronter des difficultés que l'on n'est pas sûr de pouvoir vaincre mais contre lesquelles on se lance néanmoins : «Ainsi, le soldat inébranlable parce qu'il prévoit une issue favorable, est moins courageux que celui qui est inébranlable bien qu'il sache que les chances sont contre lui» (Smoes, 1995, p. 117). Je vois ici un lien avec mes récits et plus particulièrement avec Véronique qui, face à une cause qu'on lui a annoncée comme difficile à gagner, face à un pronostic extrêmement défavorable, choisit de continuer le combat et reste en quelque sorte inébranlable face au cancer. L'idée de quelque chose d'inébranlable, d'une force, d'une fermeté me semble aussi ressortir chez les parents de Benjamin qui, depuis des années tiennent debout malgré les difficultés auxquelles l'autisme de leur fils les confronte au quotidien. Et cela ressort aussi chez l'infirmière qui réalise son travail malgré ses peurs, et qui s'appuie probablement pour ce faire sur une certaine force morale, même si cette dernière peut être définie par son professionnalisme.

Dans ces différentes situations, le mot combat est associé au courage, mais il se place dans un autre domaine et trouve un sens proche dans un contexte différent : la lutte se situe pas au niveau de la guerre mais au niveau de la maladie, du handicap, de la peur. Il est ainsi possible de penser que le contexte dans lequel on se trouve, s'il est assimilable à un combat contre quelque chose, détermine et provoque l'apparition du courage ou au contraire de la lâcheté.

J'émettrais cependant un certain doute en ce qui concerne l'idée d'un courage inébranlable : existe-t-il réellement ? L'être humain peut-il vraiment rester constamment imperturbable face à certains combats qui comportent une souffrance physique et/ou morale parfois à la limite du supportable ? Il s'agirait là d'un courage absolu, fort éloigné à mon avis d'un courage au quotidien. En effet, ce dernier, ne comprend-il pas nécessairement aussi des moments de faiblesse, de désespoir, de doutes, ce qui le différencie par ailleurs du courage héroïque, hors normes ? Et cela sans pour autant qu'il faille considérer ces faiblesses comme de la lâcheté.

Je sais que tous les personnages de mes récits ont connu des moments de faiblesse, à l'opposé de cette fermeté que Lachès attribue au courage. Je réalise aussi que cette fermeté attendue par les autres dans l'attitude courageuse m'a parfois exaspérée, comme je l'ai mis en évidence dans mes motivations. Le regard de l'autre juge souvent la faiblesse et il est difficile parfois de rester ferme : le courage ne met-il pas ainsi une pression à celui qui est reconnu comme tel ? Et finalement, n'est-ce pas aussi du courage que de reconnaître son manque de courage, comme le fait Eléonore lorsqu'elle parle de son attitude initiale vis-à-vis de Jean-Philippe ? La faiblesse ne fait-elle pas aussi partie de l'humain, comme le courage ?

Mais revenons à Socrate et sur le fait que le courage n'est pas l'apanage seul des guerriers : « Ainsi, tous ces hommes sont courageux, mais, pour ceux-ci, c'est à l'égard des plaisirs qu'ils font preuve de courage ; pour ceux-là, c'est dans les souffrances ; pour d'autres, c'est contre les désirs ; pour certains, c'est par rapport aux craintes » (Platon, 2008, p. 610). C'est à partir de cette idée de crainte que Nicias, autre interlocuteur privilégié dans le *Laches*, définit le courage : « J'affirme que le courage est la connaissance de ce qui inspire la crainte, ou la confiance, que ce soit à la guerre ou en toutes autres circonstances » (Platon, 2008, p. 614). Ainsi, le courage va être mis en lien avec le savoir, la connaissance. Il implique d'agir en connaissance de cause, afin de pouvoir déterminer l'attitude la meilleure à avoir, en fonction de ce qui est bien et de ce qui est mal. En extrapolant ce qui précède et en le mettant en lien avec mes récits, je pourrais dire que pour Véronique le bien est la vie et c'est pour elle qu'elle lutte, pour les parents de Benjamin le bien est l'acceptation du handicap de Benjamin et c'est pour lui qu'ils se battent, pour l'infirmière le bien est le bien-être du patient et c'est pour lui qu'elle est présente, pour Eléonore, le bien est sa santé morale et c'est pour elle qu'elle s'affirme et pour Stéphane le bien est sa vision des choses et c'est ce qu'il défend.

Mais Lachès s'oppose à nouveau aux affirmations de Nicias, plus particulièrement en ce qui concerne l'association du savoir au courage : le professionnel, en l'occurrence celui qui est censé détenir le savoir, n'est pas véritablement celui qui a le courage, car c'est plutôt celui qui se trouve en face de lui qui possède cette vertu. Si je me réfère à mes récits, ce n'est pas l'infirmière mais la patiente seule qui aurait du courage. Pourtant, il me semble que le savoir n'empêche pas la crainte. Elle ne se situe peut-être pas au niveau de l'objet de crainte lui-même, puisque l'on connaît ce que l'on affronte, mais dans ce que l'on imagine autour de l'objet de crainte. La maîtrise d'une certaine technique professionnelle rassure certainement mais ne supprime pas la peur qu'il faut surmonter dans la pratique de ses connaissances.

Face à toutes ces affirmations et contre-affirmations dans la recherche d'une définition du courage dans le *Lachès*, Socrate conclut par un constat d'échec « Nous n'avons donc pas découvert, Nicias, ce qu'est le courage » (Platon, 2008, p. 620). Cependant, il est possible de retenir deux aspects du courage mis en évidence par les deux protagonistes « Le courage est à la fois l'endurance, accentuée par Lachès et la connaissance morale du bien et du mal, mise en évidence par Nicias » (Smoes, 1995, p. 117).

Pourtant, pour ma part, je me suis sentie décontenancée après la lecture du *Lachès*, notamment en ce qui concerne le courage professionnel. D'autant plus qu'après ces observations, la lecture du *Protagoras* paraît encore plus déstabilisante. Je citerai à ce propos Smoes (1995) lorsqu'il met en évidence que «Le *Protagoras* reprend les mêmes exemples que le *Lachès*, mais pour affirmer le contraire, à savoir que la confiance du spécialiste dans sa pratique expérimentée, renforce son courage, alors que le *Lachès* affirme que le non-spécialiste est plus courageux et plus méritant que l'expert » (p. 22).

Mais la véritable question sous-jacente à la réflexion de Socrate est de savoir s'il est possible d'enseigner le courage. Protagoras tient à l'idée que le bien et le mal s'enseignent et cela dès l'enfance :

En réalité, on commence quand les enfants sont petits, et on continue leur vie durant à leur prodiguer enseignements et admonestations. Dès que l'enfant comprend ce qu'on lui dit, sa nourrice, sa mère, son pédagogue, son père lui-même rivalisent d'efforts pour le rendre meilleur possible ; à chacune de ses paroles, à chacun de ses actes, ils lui apprennent et lui expliquent que ceci est juste, cela est injuste, ceci est beau, cela laid, ceci pieux, cela impie, et fais cela, ne fais pas cela ! (Platon, 2008, p. 1450)

Socrate, qui élargit cette question de l'enseignement du courage à la vertu en général, ne pense pas que celle-ci puisse s'enseigner et il donne en exemple l'échec de l'éducation donnée par des pères vertueux à leur fils, comme le paraphrase Smoes (1995)

Les hommes tenus pour vertueux et sages, les Thémistocle, Périclès et consorts ne semblent guère avoir transmis leur supériorité à leurs propres enfants. Bien peu ont réussi à inculquer la vertu à leur progéniture, ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire si la vertu pouvait s'enseigner. (p. 136)

Je m'interroge : n'y aurait-il pas derrière la question de l'enseignement possible ou non de la vertu, celle masquée de la manière de l'enseigner ? Celle préconisée par Protagoras et qui ressort dans mon avant-dernière citation, me semble aujourd'hui difficile à concevoir. Pour Platon par contre, « ce qu'il faut, ce ne sont pas de professeurs de théorie abstraite, comme le sont nécessairement les techniciens et les sophistes, mais un maître à penser et à vivre » (Smoes, 1995, p. 109). Ainsi, l'enseignement peut apparaître à travers l'exemple, de même que par la réflexion comme le préconise Socrate. Je pense ici à ce qui est décrit dans *Benjamin*. En effet, les parents de ce dernier, par leur présence à la réunion de parents sont un reflet vivant du courage. Le combat qu'ils mènent pour l'intégration de leur fils est aussi un exemple. La présence de Benjamin, amène très certainement les autres parents, mais aussi les enfants de la classe avec l'aide de leurs enseignantes à réfléchir sur certaines valeurs éthiques, et d'une certaine manière sur ce qui est bien ou sur ce qui est mal. N'est-ce pas là une manière d'enseigner le courage ?

Enfin, je compléterai brièvement ce qui précède par une notion, la métrétique, qui est abordée principalement dans le *Protagoras* et qui peut être comprise comme l'art de la mesure. C'est par ce biais que Socrate associe la vertu à une science. Ainsi, ce qui détermine le choix de nos attitudes est une certaine science de la mesure entre ce qui est bien ou mal pour notre vie, une sorte de jugement de valeur :

Comme un homme qui sait peser, rassemble donc ce qui est agréable et rassemble ce qui est pénible, mets dans la balance les effets immédiats et les effets à long terme, et dis-moi quel côté l'emporte. Car si tu pèses l'agréable avec l'agréable, il faut toujours choisir le plus grand et le plus nombreux ; si tu pèses le pénible avec le pénible, il faut choisir le moindre et le plus petit ; si tu pèses l'agréable avec le pénible, et si l'agréable est en excès par rapport au désagréable, que le long terme l'emporte sur l'immédiat ou l'immédiat sur le long terme, tu dois agir en respectant toutes ces données. (Platon, 2008, p. 1476)

La question du choix, qui est déjà apparue précédemment, comme celui entre le bien ou le mal, entre ce qui est à craindre ou qui ne l'est pas, prend ici tout son sens. C'est par la mise en balance des différents éléments qui constituent la situation à laquelle on se confronte que sont déterminés nos choix. La balance de Véronique, avec d'un côté la vie et de l'autre la mort, a penché de façon très claire vers la vie, même si dans un premier temps la lourdeur des traitements à venir a pu lui paraître plus pénible que de ne rien faire. Mais le temps, élément

relevé comme important dans cette citation, a pris ici toute sa signification : ce sont les effets à long terme de sa décision qui ont pris le dessus. Par contre, dans la situation d'Eléonore, c'est l'inverse qui s'est produit: les effets immédiats de son silence lui ont semblé plus favorables dans un premier temps. Elle s'est mise, pour ainsi dire, dans l'illusion que tout allait bien. Mais il est apparu à long terme, que cette accumulation de petites blessures s'est avérée beaucoup plus néfaste pour sa santé morale. « Le courage peut être défini comme une juste appréciation du danger, la science du vrai danger » (Smoes, 1995, p. 150).

Ainsi, je terminerai en relevant qu'il ne me semble pas toujours évident de percevoir de quel côté la balance va pencher, quels sont les éléments positifs et négatifs, de quel côté se situe le vrai danger. Il y a des choix évidents et d'autres qui le sont moins, il y a des choix conscients et d'autres qui sont inconscients, influencés par notre éducation et nos parcours de vie.

2. ARISTOTE

Aristote remet en question la vision élargie que Platon porte sur le courage. Pour ce faire, il met notamment en évidence qu'en regard de la variété et de la multiplicité des objets de craintes, nommés aussi maux ou choses redoutables, auxquels l'homme peut être confronté, certaines attitudes sont perçues comme courageuses alors qu'en réalité elles ne font que de s'approcher du véritable courage. Il discerne ainsi cinq types d'attitudes, dont je parlerai plus précisément un peu plus loin, qui peuvent être confondues avec le courage.

Pour Aristote cependant, le point de départ du courage semble aussi être l'objet de crainte. Il part du principe que le plus grand mal à craindre est la mort, puisqu'elle termine de façon définitive la vie. Mais il ajoute que le fait de se retrouver face à la mort n'implique pas forcément que l'on puisse être considéré comme courageux :

Cependant, même pour affronter la mort, ce n'est pas, semblerait-il, en toutes circonstances qu'on peut être qualifié d'homme courageux, par exemple dans les dangers courus en mer ou dans la maladie. A quelles occasions donc est-on courageux ? Ne serait-ce pas dans les occasions les plus nobles ? Or la plus noble forme de la mort est celle qu'on rencontre à la guerre, au sein du plus grand et du plus beau des dangers. (Aristote, 1990, p. 148-149)

Aristote réduit ainsi le courage aux actes de guerre. Il associe à la définition du courage deux conditions : rester sans crainte face au danger et avoir une mort noble, qui, de son point de vue, ne peut correspondre qu'à celle rencontrée sur le champ de bataille. Et ce d'autant plus que pour lui, « cette façon de voir est confirmée par l'exemple des honneurs qui sont décernés dans les cités et à la cour des monarques » (Aristote, 1990, p. 149), honneurs attribués aux citoyens-soldats morts à la guerre de façon héroïque. Il semble donc que c'est la reconnaissance de l'Etat qui élève un acte au rang de courage. Smoes (1995) cite à ce propos Tricot qui traduit de la manière suivante ce qu'implique la vision d'Aristote :

La valeur d'une action dépend de la manière dont le groupe réagit. La louange et le blâme constituent ainsi des critères assurés du bien et du mal. Cette intervention constante du facteur social s'exprime par l'identité des notions de BON et de BEAU : un acte est bon, s'il paraît beau et s'il est par conséquent généralement approuvé ; un acte est mauvais s'il est laid et blâmé. (Tricot, cité par Smoes, 1995, p. 203)

Il y a quelque chose dans ces paroles qui m'interroge particulièrement et bien qu'étant consciente qu'elles se situent dans un contexte historique particulier, la tradition populaire grecque, je me permettrais de faire un parallèle avec des situations actuelles : quelle valeur peut avoir le jugement d'une communauté sociale dans la reconnaissance de l'acte courageux ou lâche ? Les kamikazes qui affrontent la mort d'une manière qui peut être perçue comme noble et sans crainte par certaines sociétés, et par là même qui correspondent à la description du courage selon Aristote, peuvent-ils réellement être considérés comme courageux alors que les hommes de ces peuples qui subissent cet extrémisme, qui vivent dans la crainte pour leur vie et qui restent à mener un combat moins héroïque mais quotidien, ne seraient pas considérés par Aristote comme tels ? Cette idée me paraît difficile à admettre : d'autant plus que ce qui est bon, valorisé dans certaines communautés ne l'est pas dans d'autres. La définition du bien et du mal est relative à des croyances, et il s'avère que ces dernières sont sujettes à l'interprétation humaine. Cependant, quel que soit le point de vue selon lequel on se place, il est possible de retenir ce « facteur social » qui implique que le courage se définit aussi et surtout à travers la reconnaissance qui lui est accordée par les autres, que ce soit à titre individuel ou communautaire.

La notion du beau qui apparaît aussi dans ce qui précède, pose elle encore une question : où se situe la beauté d'un geste ? Dans l'héroïsme visible ou dans la discrétion d'un courage au quotidien ?

Or, si l'on se réfère à la conception qu'a Aristote du courage, il est possible de se demander si ce dernier ne remet pas en question l'idée d'un courage au quotidien, puisqu'il associe principalement le courage à l'acte guerrier :

Quoique qu'il en soit, nous ressentons la crainte à l'égard de tous les maux, comme par exemple le mépris, la pauvreté, la maladie, le manque d'amis, la mort : par contre on ne considère pas d'ordinaire que le courage ait rapport à tous ces maux. (Aristote, 1990, p. 147)

Ce qui précède va à l'encontre même de la manière dont j'ai considéré le courage dans mes récits, puisque ce dernier trouve justement son origine dans la maladie, le handicap ou encore le manque de reconnaissance. Il est envisageable alors de penser que, du point de vue d'Aristote, aucun de mes récits n'est représentatif du courage, notamment par le fait qu'ils sont portés par un objectif de victoire personnelle et non pas collective. Serait-ce parce qu'à son époque, les actes pour le bien de l'Etat avaient une valeur largement supérieure à ceux

pour le bien de l'individu ? Cette conception, difficile à saisir aujourd'hui peut toutefois interpellé dans notre société où au contraire, l'individualisme est survalorisé et où la conscience collective est souvent estompée.

Smoes (1995) met lui aussi en évidence cette exclusion du courage quotidien par Aristote. Il relève cependant que ce dernier ne pouvait rejeter si facilement l'existence du courage dans les actes de tous les jours et ce d'autant plus que Socrate au contraire, lui donnait une valeur particulièrement importante dans le *Laches*. Aristote est ainsi amené à situer les actes de courage quotidien ailleurs : « Il avait besoin d'une autre vertu pour faire face aux maux de la vie de tous les jours : maladie, solitude, pauvreté, déshonneur » (Smoes, 1995, p. 267). Aristote va ainsi associer à la magnanimité, grandeur d'âme, « en tant qu'impassibilité et indifférence face aux vicissitudes de la fortune » (Smoes, 1995, p. 267) ce que je perçois pour ma part comme étant le courage au quotidien. Il est intéressant de relever ici la façon dont Aristote conçoit la magnanimité : « le sens de la grandeur et de la dignité de l'homme qui, chez l'homme-magnanime, apparaîtra sous la forme de l'estime de soi, de la conscience de sa propre valeur et de l'affirmation de soi face au monde » (Smoes, 1995, p. 269) et qui s'approche du courage tel qu'il est pris en considération par un autre auteur, Tillich (1967), dont je parlerai au chapitre suivant et qui lui, accorde une importance particulière à la place du «soi » dans le courage. Cette magnanimité, qui comporte selon Aristote l'affirmation de soi, apparaît bien quant à elle dans mes récits : par l'enfant qui s'affirme devant son enseignante parce qu'il est convaincu de la valeur de ce qu'il pense, par Eléonore qui finit par retrouver l'estime d'elle-même en se positionnant face à Jean-Philippe, par les parents de Benjamin qui affirment le handicap de leur fils devant les autres parents.

Si nous revenons maintenant à la conception du courage selon Aristote, il apparaît que sa réduction à l'acte guerrier implique de comprendre pourquoi d'autres actions généralement associées à du courage ne peuvent pas être considérées comme tel. Pour ce faire, comme je l'ai relevé en début de ce chapitre, Aristote consacre toute une partie de ses écrits sur le courage à la réfutation de certaines actions qui en ont seulement l'apparence. Ainsi, il conteste le courage civique, qui paraît pourtant le plus proche du courage guerrier, considérant qu'accomplir une action par crainte de ses supérieurs n'est pas du ressort du courage : « Or on ne doit pas être courageux parce qu'on est forcé de l'être, mais parce que c'est une chose noble » (Aristote, 1990, p. 154). Il y a ici la notion de *vouloir* qui prend le dessus sur le *devoir* : apparaît ici l'idée d'un choix personnel en lien avec ses propres valeurs morales.

De la même manière, Aristote réfute le courage du militaire professionnel, considérant que le fait d'affronter le danger en pensant que l'on est le plus fort, puisque l'on est soldat de métier, n'est pas synonyme de courage. Il s'oppose ici à nouveau à la pensée de Socrate qui considère le courage comme une science. Or, pour Aristote, « on peut tenir bon parce qu'on a l'expérience du danger : on est alors un homme de métier, on n'est pas un courageux » (Smoes, 1995, p. 222). Je pense avoir eu la même manière de penser avant de commencer ma réflexion sur le courage, en considérant que contrairement à ce que pensaient les autres, je ne pouvais pas en tant qu'infirmière être considérée comme courageuse. En effet, ce qui guide mes actions lorsque je suis face à la maladie, à la souffrance, à la mort, c'est mon professionnalisme et le devoir qui y est associé et non pas le courage. Comment aurais-je pu ne pas aller dans la chambre de Madame V ? Je devais y aller en tant que professionnelle. Pourtant, même si je suis extérieure à tous ces maux puisqu'ils ne me touchent pas physiquement, ils me touchent moralement. Et à un moment donné, même si le devoir me conduit à agir, il y a aussi derrière une forme de vouloir qui définit ma manière d'agir, à savoir avec empathie, en m'impliquant émotionnellement vis-à-vis de mes patients.

Aristote rejette encore le courage lorsqu'il prend la forme de l'impulsivité, car il l'associe à la passion. Selon lui, dans ce cas, l'action est guidée par le plaisir et « ils n'agissent ni poussés par le bien ni comme la raison le veut, mais sous l'effet de la passion : ils ont cependant quelque chose qui rappelle le vrai courage » (Aristote, 1990, p. 156). La manière dont Smoes (1995) paraphrase cette réfutation, nous éclaire encore plus sur le rejet de cette attitude : « on peut tenir bon parce qu'on a le tempérament ardent : les bêtes en font autant, et ce n'est pas du courage » (p. 222). Je ferai ici un petit aparté en reprenant l'idée de *tenir bon*, mais cette fois lorsqu'Aristote l'associe au véritable courage, car elle m'apparaît comme une notion importante pour ce dernier comme le relève Smoes (1995) : « Le mot le plus fréquemment employé par Aristote est *hupomenein*, tenir bon, mot qui évoque les combats d'infanterie et la pratique des cités grecques à l'époque classique » (p. 194). D'autres auteurs traduisent ce mot par endurer ou supporter. Si je transfère ces termes à mes récits, qui impliquent aussi d'une certaine manière un combat comme je l'ai déjà relevé, il apparaît qu'ils correspondent aux situations vécues par certains de mes protagonistes : Eléonore, Véronique ou les parents de Benjamin tiennent bon, endurent ou supportent tous quelque chose de difficile.

Aristote, ne reconnaît pas non plus le courage dans les attitudes des gens confiants qui sont courageux de par le nombre de leurs victoires et l'habitude qu'ils en ont. Ainsi, « ils pensent

être les plus forts et n'avoir rien à subir en retour » (Aristote, 1990, p. 157). Ils n'agissent que face au danger qu'ils connaissent et dont l'issue victorieuse leur est prévisible « mais quand les choses ne tournent pas comme ils l'espèrent, ils prennent la fuite » (p. 157).

Enfin, Aristote élimine les gens qui agissent par ignorance du danger, car eux aussi, lorsqu'ils prennent conscience du danger, s'enfuient.

Il apparaît que toutes ces attitudes se distancient du véritable courage, car si elles s'en approchent au début de par l'affrontement du danger, elles se soldent toutes finalement par la fuite. Ce qui me semble aussi ressortir fortement dans les réfutations d'Aristote et qui différencie le courage de ce qui n'en a que l'apparence, est ce qui guide ou justifie l'action : ce ne doit être ni le plaisir, ni l'impulsivité, ni l'assurance, ni le devoir mais le *vouloir*. Je pense que cette notion de *vouloir* est présente dans les récits que j'ai faits : Véronique veut vaincre le cancer, les parents de Benjamin veulent défendre leur fils, Eléonore veut que cesse cette pression morale qu'elle subit. Cependant, Aristote apporte une autre dimension à ce *vouloir*, qui à lui seul ne suffit pas pour signifier le courage : il faut pour cela qu'il soit motivé par les valeurs morales qui doivent guider les comportements humains. Dès lors, il est possible de se demander de quelle manière ces valeurs morales peuvent s'intégrer chez l'homme. Pour ce faire, il est nécessaire de partir de la conception qu'a Aristote de la vertu qu'est le courage.

Aristote associe le courage aux vertus morales, qui selon lui découlent de l'habitude, contrairement aux vertus intellectuelles, qui elles sont principalement du ressort de l'enseignement. Il entend par habitude une disposition que l'on acquiert par la pratique et qui n'est donc pas innée : « C'est en pratiquant les actions justes que nous devenons justes, les actions modérées que nous devenons modérés, et les actions courageuses que nous devenons courageux » (Aristote, 1990, p. 89).

Le courage se construit donc au fur et à mesure que, confronté à des dangers, l'homme choisit une attitude qui peut être considérée comme courageuse :

Il en est de même au sujet du courage : en nous habituant à mépriser le danger et à lui tenir tête, nous devenons courageux, et une fois que nous le sommes devenus, c'est alors que nous serons le plus capables d'affronter le danger » (Aristote, 1990, p. 94).

Faut-il comprendre ici que la peur peut être influencée par la raison et dès lors être appréhendée de manière différente ? « Ainsi, dans l'homme courageux, les peurs sont

« informées » par la raison, rendues plus obéissantes, plus dociles à la raison. L'homme courageux est capable de raisonner ses peurs, par exemple, en se persuadant de la non-valeur de leur objet » (Smoes, 1995, p.211) Si l'on admet que c'est principalement la peur qui conduit l'homme à se comporter lâchement, il suffirait donc de diminuer la peur en lui donnant moins de valeur, pour qu'elle ne guide plus nos actions vers des attitudes lâches et que cela nous permette par là même de devenir courageux. C'est ainsi la raison qui conduit au choix des bonnes attitudes, à la vertu morale puisque « les vertus sont certaines façons de choisir, ou tout au moins ne vont pas sans un choix réfléchi » (Aristote, 1995, p.101).

Par ailleurs il ressort que la raison permet aussi de trouver le juste milieu entre la crainte et la témérité. Car c'est ici qu'Aristote situe le courage, comme une médiété entre ces deux dispositions.

Aristote relève alors l'importance de la pratique du courage dès l'enfance, et la met en lien avec une éducation saine : « Ce n'est donc pas un acte négligeable de contracter dès la plus tendre enfance, telle ou telle habitude, c'est au contraire d'une importance majeure, disons mieux totale » (Aristote, 1990, p. 90). Je perçois ici un certain lien avec la situation que j'ai vécue dans *Le chat*, même si cela se situe à un niveau quelque peu différent. Dans une certaine mesure, je ne pense pas avoir appris dans mon enfance à avoir une attitude courageuse face aux autres, et notamment à m'affirmer dans ce qui me paraissait juste. J'ai appris à fuir la confrontation et à préférer renoncer à ce que je pensais afin de ne pas remettre en question l'adulte. Je n'ai pas appris à défendre mes convictions, tout en précisant que cela se situait principalement au niveau de l'affirmation de soi. Ainsi, certainement comme pour mes parents, la peur de l'enseignant, de celui qui détenait le savoir était plus forte que tout. Face à ce qui m'apparaissait comme injustice, j'ai appris à me taire. Je pense que l'expérience que j'ai vécue dans *Le chat* a changé fondamentalement l'attitude éducative que j'ai par la suite eue avec mes enfants. J'ai à cœur aujourd'hui de les amener à prendre en compte leurs valeurs et à les défendre, à relativiser leur peur pour agir en fonction de ce qui leur paraît juste, même si parfois cela s'avère plus difficile que de renoncer, que de fuir ou que de se taire. Ceci n'est pas sans rappeler la situation d'Eléonore, et l'éducation qu'elle a reçue. Véronique, quant à elle, dit avoir un caractère volontaire, qui s'affirme : l'éducation qu'elle a reçue y a-t-elle contribué ? Si je n'ai pas de réponse à cette question, les éléments que j'ai relevés précédemment me portent à penser comme Aristote, que si les enfants apprennent, par l'encouragement de l'adulte ou par son exemple, à affronter leurs craintes, ils apprendront le courage. Je m'appuierai ici encore sur Smoes (1995) pour résumer l'idée principale mise en

évidence dans ce qui précède à partir des propos d'Aristote : « En d'autres termes, la vertu d'une personne, comme disposition stable et choix enraciné devenu caractère représente les choix de son passé, son histoire individuelle, les principes permanents inspirant ses décisions, son choix d'existence qui forme le noyau de son caractère éthique » (p. 212).

J'aimerais, avant de terminer mon analyse sur la conception du courage chez Aristote, aborder encore un point qui m'a particulièrement interpellée. Mon récit intitulé *Véronique* se termine par ces phrases : « Mais elle m'a dit que si un jour elle réalise que le combat est perdu, que l'adversaire est plus fort et qu'elle ne peut plus rien faire, elle choisira de partir. Par elle-même ». Je sais que Véronique parlait ici du suicide. Je n'aborderai pas dans ce travail cette question de manière approfondie, bien qu'elle me touche au point que je ne l'ai volontairement pas abordée dans mes récits alors que j'aurais pu le faire. Mais comme Véronique y fait allusion et qu'Aristote se positionne à ce propos dans ses écrits de façon très claire, il m'a semblé important de l'aborder.

Or mourir pour échapper à la pauvreté ou à des chagrins d'amour, ou à quelque autre souffrance, c'est le fait non d'un homme courageux, mais bien plutôt d'un lâche ; c'est, en effet, un manque d'énergie que de fuir les tâches pénibles, et on endure la mort non pas parce qu'il est noble d'agir ainsi, mais pour échapper à un mal » (Aristote, 1990, p. 152).

Il est clair que pour Aristote, le suicide n'est pas un acte courageux car il reflète la perte de l'espérance, ce qu'il considère comme une attitude difficilement acceptable. Je n'irai pas ici plus loin sur cette thématique, mais je me permettrai toutefois de confronter Aristote à ses propres propos : « Mais quelles sortes de choses doit-on choisir à la place de quelles autres, cela n'est pas aisé à établir, car il existe de multiples diversités dans les actes particuliers » (Aristote, 1990, p. 122). Il ressort donc que le contexte dans lequel se situe l'action humaine doit aussi être pris en compte.

Dans ce qui précède, il apparaît de manière significative que, comme le dit Smoes lui-même, « unifier toutes les remarques d'Aristote n'est pas tâche facile. Celui-ci permet des interprétations diverses et la formulation de ses théories semble parfois contradictoire » (Smoes, 1995, p. 237). C'est ainsi que je terminerai ma réflexion sur Aristote et le courage.

3. Paul TILLICH

Dans son livre *Le courage d'être*, et comme cela ressort dans son titre, Tillich (1967) part du principe que pour aborder le thème du courage, il est indispensable de réfléchir sur l'existence humaine et par conséquent sur l'être lui-même : « Pour comprendre le courage il faut au préalable comprendre l'homme et son monde, ses structures et ses valeurs » (p. 16). Ainsi, le courage ne peut être compris sans une réflexion sur l'humain, sur ce qui fait l'homme, sur ce qui l'entoure, son monde intérieur et extérieur. Tillich porte pour ce faire un regard sur l'être pour en comprendre ses comportements en tant qu'individu à part entière, mais aussi en tant qu'individu appartenant à une collectivité. Il met ainsi en évidence deux formes générales de courage : le courage d'être soi et le courage d'être participant. Je m'intéresserai dans mon analyse plus particulièrement au premier, puisqu'il correspond au courage que j'ai relaté dans mes récits. Toutefois, comme le fait remarquer Tillich, ils ont une implication commune :

C'est pourquoi celui qui a le courage d'être en participant a le courage de s'affirmer comme partie de la communauté à laquelle il participe. Son affirmation de soi est une partie de l'affirmation de soi des groupes sociaux qui constituent la société à laquelle il appartient. (p. 95)

Il est dès lors possible de penser que le courage individuel a une incidence sur le courage de l'autre, de la collectivité, et vice-versa. D'un point de vue personnel, il me semble évident que les courages relatés ont eu un impact sur ceux qui en ont été observateurs. Je pourrais prendre pour exemple le courage des parents de Benjamin qui aura probablement une répercussion sur l'intégration de leur fils et par extension sur l'acceptation du handicap en général. C'est ce que j'ai voulu montrer en terminant ce récit sur l'idée qu'ils sont venus non seulement pour eux, pour Benjamin, mais aussi pour les autres.

Tillich (1967) commence sa réflexion sur l'homme par un rapide survol historique des différentes interprétations du courage dans le temps. Je ne m'attarderai pas sur cette partie puisque certaines conceptions historiques apparaissent déjà dans d'autres chapitres de mon analyse, mais je relèverai la manière dont Tillich (1967) souligne la façon dont Socrate est mort et qui a joué un rôle non négligeable dans la perception du courage :

Avec Socrate le courage héroïque du passé est devenu un courage rationnel et universel. Ainsi est née une conception démocratique du courage à l'opposé, en quelque sorte, de la notion aristocratique. La force d'âme du soldat se trouvait dépassée par le courage du sage. (p. 24)

Le principe de la démocratisation du courage m'interpelle particulièrement puisqu'il sous-entend l'existence d'un courage au quotidien et non plus seulement d'un courage extraordinaire.

Pour revenir à l'idée première de Tillich (1967) qui est d'aborder le courage à travers la compréhension de l'homme, il me semble que parler de l'homme et de son monde, parler de l'existence humaine, revient en quelque sorte à parler de la vie. Or, parler de la vie c'est aussi parler de son ambivalence : la vie peut être à la fois plaisir et souffrance, espoir et désespoir, joie et tristesse, désir et rejet, amour et haine, confiance et angoisse, bonheur et malheur. Tillich exprime cette double polarité de la vie et y voit un lien direct avec le courage, en relevant que cela a aussi été mis en évidence par Nietzsche, qui lui en parle en termes d'ambiguïté. Ainsi, « le courage est cette puissance qu'a la vie de s'affirmer en dépit de son ambiguïté, tandis que la négation de la vie en dépit de son ambiguïté est une expression de la lâcheté » (Tillich, 1967, p. 38). Il est possible de percevoir derrière ces propos que le courage est ancré dans la vie et qu'il permet d'évaluer le réel attachement qu'un individu a pour son existence. Choisir le courage ne serait-ce pas alors tout simplement choisir la vie ? Et cela même si elle comporte dans son ambiguïté toute cette part négative, qui peut être perçue comme étant un obstacle à sa conservation, et par association à celle de son *moi*. L'obstacle induit alors l'émergence du courage ou au contraire du manque de courage, de la lâcheté.

Ainsi, Tillich (1967) apporte au courage la dimension du soi en le définissant de la manière suivante : « Le courage est affirmation de soi « en dépit de », autrement dit en dépit de ce qui tend à empêcher le soi de s'affirmer lui-même » (p. 42). L'obstacle à l'affirmation de soi qui est sous-entendu dans ce qui suit le « en dépit de » peut se révéler sous différentes formes, qui touchent l'homme aussi bien dans son intégrité physique que morale : en dépit de la maladie, en dépit de la douleur, en dépit de la peur, en dépit du vieillissement, en dépit de la perte, pour ne donner ici que quelques exemples.

Il ressort que l'idée de la confrontation à un obstacle, direct ou indirect, et la mise en danger de sa propre existence sont effectivement des aspects communs à mes récits sur le courage :

Véronique est confrontée à son cancer, les parents de Benjamin à la maladie de leur fils, l'infirmière à sa peur et sa patiente à la mort, Eléonore à une violence morale et enfin Stéphane et l'enfant que j'étais, à la non reconnaissance de leurs réalités. « Conservation de soi et affirmation de soi impliquent logiquement toutes deux que l'on surmonte quelque chose qui, au moins virtuellement, menace ou nie le soi » (Tillich, 1967, p. 37).

La différence qui peut cependant être mise en évidence dans mes récits est que « ce quelque chose à surmonter » peut aussi bien se présenter de façon brutale et évidente, comme le diagnostic du cancer de Véronique, que de façon progressive et insidieuse, comme dans deux de mes récits, *Ca suffit* et *Le chat*. Or, dans ces récits, l'attitude privilégiée par les protagonistes peut être interprétée comme une absence de courage. Ce qui m'amène à la question suivante : une situation qui empêche de manière évidente d'être et menace de manière flagrante son intégrité, contribue-t-elle à favoriser une attitude courageuse ? Et au contraire, un obstacle empêchant moins radicalement l'affirmation de soi, une situation qui ne remet pas en question son existence et dont l'enjeu est moins vital, contribue-t-elle au manque de courage, à une attitude considérée comme lâche, à l'évitement de l'affrontement ? Et pour que le courage puisse émerger, ne faut-il pas préalablement qu'il y ait une prise de conscience des conséquences néfastes pouvant découler de cet obstacle sur sa propre vie ? De ce qui est positif pour soi ou au contraire négatif ?

A ce propos, il ne me semble pas toujours évident d'avoir conscience de ce qui est bien ou mal pour soi, d'autant plus si certains principes éducatifs ont été valorisés dans l'enfance et peuvent, de ce fait, avoir une influence sur les attitudes choisies face à l'obstacle. Dans *Le chat* par exemple, l'éducation reçue a encouragé l'option de se taire et non pas celle de s'exprimer, de s'affirmer. Et dans *Ca suffit*, Eléonore choisit de ne pas réagir car il lui est plus facile de s'effacer face à son collègue pour ne pas le blesser plutôt que de se confronter à lui : elle l'apprécie en tant qu'ami et par conséquent elle le respecte, à un point tel qu'elle lui donne par ailleurs presque plus de valeur qu'à elle-même. Elle aussi, comme j'ai pu le comprendre à demi-mots dans nos échanges, a reçu une éducation qui lui a appris à donner une place très importante à l'autre, l'incitant à préférer ne rien dire plutôt que de remettre l'autre en question.

Il découle de ce qui précède que le courage qualifie une action humaine, un comportement qui est choisi par la personne et qui peut être assimilé selon le regard qu'on lui porte comme du courage ou de la lâcheté. Mais l'obstacle auquel elle se confronte peut quant à lui être choisi

ou au contrainte subi : choisi comme dans ma propre situation qui a été d'exercer le métier d'infirmière, de reprendre des études, ou imposé comme dans le cas des parents de Benjamin ou encore de Véronique.

Une fois que l'obstacle se présente, que le soi est mis en danger, et par extension la vie, il est possible de se demander ce qui permet d'activer cette puissance, ce courage dont parle Tillich (1967). Ce dernier cite à ce propos à nouveau Nietzsche :

Dans la mesure où le courage est l'affirmation de notre propre moi, il est en même temps vertu et courage est le moi qui se surpasse : « Et la Vie elle-même m'a dit ce secret : « Voyez, je suis *ce qui doit toujours se surpasser* (II, 34). (Tillich, 1967, p. 39)

La vie apparaît ici à nouveau comme l'élément porteur de l'homme à qui elle demande de se surpasser, d'aller au-delà de ses forces ou autrement dit de s'affirmer dans ce qu'elle est : c'est ce surpassement qui définit le courage. Je remarque à ce sujet que tout un chacun lorsqu'il perçoit une personne comme courageuse se réfère à ses valeurs personnelles mais aussi à ses propres limites : « elle est courageuse car ce qu'elle fait, je ne pourrais jamais le faire, c'est vraiment difficile ». Il y a cette admiration face à une personne qui va au-delà de ce qui est possible, qui se surpasse ou tout du moins qui affronte quelque chose qui nous paraît difficile. Avec le recul, toutes les situations dont j'ai fait le récit sont issues de cette constatation de dépassement de soi.

Mais qu'est-ce qui peut correspondre à cette puissance qui conduit à une attitude courageuse et qui amène à se surpasser ? Serait-ce la volonté, dans la mesure où on la comprend comme un choix déterminé de la vie ? Véronique le dit elle-même : elle a la rage, elle *veut* être plus forte que la maladie, elle *veut* gagner. Elle se perçoit d'ailleurs comme très volontaire et pense que sa personnalité, son caractère sont la source de son courage.

Il en est tout autrement pour Eléonore dans *Ca suffit* et pour moi-même dans *Le chat*, où il est possible de percevoir un manque d'affirmation de soi, de détermination vis-à-vis de l'autre. Par contre, dans *Le chat* et par opposition, il n'en va pas de même pour Stéphane, qui lui est déterminé à réaliser son bricolage comme il l'entend. Selon Tillich (1967), qui paraphrase ici Nietzsche, « le moi soumis, même à un Dieu, est à l'opposé du moi qui s'affirme. C'est un moi qui veut éviter la souffrance de faire mal et de subir du mal » (p. 40).

La lâcheté peut-elle ainsi être associée au refus de prendre un risque ? Dans les situations que je viens d'évoquer, il y a le risque de faire mal à l'autre, qui peut conduire à un moment donné à choisir de ne pas s'affirmer et ce aussi afin de ne pas avoir mal soi-même. En l'occurrence, il s'agit de la peur de blesser ses parents ou l'enseignant ou un ami, et par prolongement de la peur d'être blessé, qui peut être comprise dans ce contexte comme la peur de ne plus être aimé.

Mais jusqu'où peut aller cette soumission ? Pour Eléonore jusqu'à la mise en danger de son propre équilibre. Pourtant, il y a un moment où le choix de prendre le risque devient une évidence et de ce fait induit le courage. Il devient alors possible comme dans la situation de Véronique et la mienne, de s'affranchir, en l'occurrence de son éducation, pour protéger son intégrité morale. Il en est de même à autre niveau pour Véronique, qui comme elle le relève elle-même se trouve devant un choix évident par rapport à l'ablation de ses seins : sans hésitation elle prend le risque. De perdre mais aussi de gagner.

Dans la mesure où l'on retient l'idée d'obstacle et de surpassement, il faut alors se demander non seulement ce qui peut permettre ce dépassement de soi mais aussi ce qui peut l'empêcher. Tillich (1967) enrichit à ce propos la définition du courage par un autre aspect qu'il y intègre, à savoir la crainte : « Le courage est habituellement défini comme le pouvoir qu'a l'esprit de triompher de la crainte » (p. 44).

La crainte semble en effet toujours présente dans mes récits : elle est exprimée à de nombreuses reprises sous les termes de « peur » ou « d'angoisse ». Véronique est angoissée à l'attente des résultats de ses examens médicaux, les parents de Benjamin mais aussi les autres parents à un niveau différent, ont peur du handicap, l'infirmière a la peur au ventre à l'idée d'affronter la mort, Eléonore est angoissée par sa première année d'enseignement et a peur de son collègue et enfin j'ai moi-même peur d'affronter l'enseignante. Peur ou angoisse ?

Tillich (1967), qui parle plutôt de crainte que de peur, accorde une importance particulière à différencier l'angoisse de la crainte, en regard de l'interdépendance différente qui les unit au courage :

Comme la plupart des auteurs le reconnaissent, la crainte, au contraire de l'angoisse a un objet défini auquel on peut faire face, que l'on peut analyser, auquel on peut s'attaquer ou que l'on peut supporter. On peut agir conformément à cet objet de crainte et par cette action y participer, ne serait-ce que sous la forme du combat. De la sorte on peut

rencontrer tout objet de crainte, parce que c'est un objet et qu'il rend la participation possible. Le courage peut intégrer la crainte que produit un objet défini, parce que cet objet, quelque effrayant qu'il soit, a un côté par lequel il participe à nous et nous a lui. (pp.45-46)

L'objet qui est à l'origine de la crainte se conçoit comme défini, comme un état de fait, comme par exemple la souffrance, le rejet, la perte, la mort. Il est possible de comprendre ici qu'il y a en quelque sorte un aspect concret dans l'objet défini sur lequel il est possible de s'appuyer et qui permet d'envisager le courage de l'affronter. Il est dès lors envisageable d'objectiver son combat, d'y être actif. Par contre, l'angoisse se définit par l'idée qu'il n'y a pas d'objet de référence sur lequel il serait possible de concentrer son action mais uniquement une perception mentale, qui consiste en l'idée que l'on se fait de l'objet et surtout des conséquences possibles sur sa vie : « Le seul objet est la menace elle-même mais non l'origine de la menace » (Tillich, 1967, p. 46).

Véronique, peut combattre sa crainte du cancer par la chirurgie, par la chimiothérapie et, comme Tillich, elle le perçoit comme un combat. Par contre, il lui est plus difficile de combattre l'angoisse représentée par l'attente des résultats de ses examens : c'est son esprit, sa subjectivité qui l'amène vers la possibilité menaçante qu'ils puissent être négatifs, ce contre quoi elle ne peut par ailleurs pas agir, avec tout ce que cela comporte comme implications futures pour sa vie. Son courage ne peut certainement pas s'affirmer contre une telle angoisse.

Je ressens personnellement très fortement cette différence qui est faite entre angoisse et crainte lorsque j'exerce ma profession d'infirmière : quand je suis dans le couloir qui me conduit vers la personne en fin de vie, je suis angoissée par l'idée effrayante que je me fais de la mort, par l'inconnu, par son anticipation, par sa menace par rapport à ma propre vie et j'aimerais fuir. « L'angoisse, c'est la finitude éprouvée comme notre propre finitude » (Tillich, 1967, p.45).

Mais lorsque je suis auprès du malade, cette angoisse s'évanouit, et même si je crains ce face à face éventuel avec la mort, je peux me positionner comme soignante et agir en tant que telle. Dans la même idée, les parents de Benjamin ont du connaître l'angoisse lorsqu'ils ont commencé à se douter des difficultés relationnelles de leur fils et à imaginer l'éventualité d'un handicap, une angoisse surtout en lien avec l'impact que pourrait avoir ce handicap sur la vie de leur fils. Comment trouver le courage face à quelque chose que l'on ne peut qu'imaginer négatif, à un objet inexistant ? Mais le fait de définir ce handicap, de le vivre au

quotidien, leur permet notamment d'avoir le courage de venir à une réunion de parents et d'affronter le regard des autres.

Il est intéressant de relever aussi la situation des autres parents qui assistent à la réunion : ils sont eux aussi angoissés par rapport à un handicap qu'ils ne peuvent définir. Il apparaît alors, comme l'interprètent les stoïciens, que « c'est notre angoisse qui place des masques effrayants sur tous les hommes et toutes les choses » (Tillich, 1967, p. 26)

Ainsi, je conclus que l'angoisse empêche le courage puisqu'elle nous projette dans ce qui peut être, contrairement à la crainte qui elle nous confronte à ce qui est. En regard de ce qui précède, je me demande s'il n'y a pas ici une explication au courage de Véronique : j'ai l'impression quand elle me parle qu'elle laisse rarement l'angoisse l'envahir et qu'elle met toujours son combat en lien à un objet défini. Je paraphraserai ici Tillich (1967) en disant que transformer l'angoisse en crainte permet à celle-ci de rencontrer le courage. Je terminerai ainsi, sur ces propos qui donnent à chacun la possibilité d'agir sur lui-même pour affronter avec courage les obstacles que la vie réserve parfois.

4. Vladimir JANKELEVITCH

Jankélévitch (1986) apporte une dimension plurielle au courage puisqu'il l'associe à une autre vertu qui est la fidélité. En effet, selon lui, le courage réside en l'instant, il est le moment de la décision. Mais il n'est que peu de chose s'il n'est pas suivi par la fidélité, qui elle peut être comprise comme la continuité du courage : « Il faut dire que le courage est la vertu inaugurale du commencement, de même que la fidélité est la vertu de la continuation » (p.89).

Ainsi Jankélévitch (1986) fait apparaître qu'il ne suffit pas, à un moment donné, de choisir le courage, encore faut-il le continuer, le maintenir. C'est ici qu'apparaît la fidélité, dans l'idée d'assumer le choix initial que l'on a fait. Car cet instant qui définit le courage n'est pas l'assurance du courage à venir. Il n'est en effet pas toujours facile de rester courageux, et cette fidélité n'est pas toujours facile à maintenir. Courage et fidélité sont ainsi interdépendants : « Il faut du courage pour rester *fidèle* : ce qui veut dire qu'à toute minute, pour persister dans sa continuation, la fidélité exige de petits recommencements de courage » (Jankélévitch, 1986, p.89).

Il me semble que cette constatation se confirme dans plusieurs de mes récits. En effet, je perçois un rapprochement entre cette fidélité et le courage au quotidien, qui jour après jour continue à s'affirmer. Véronique décide de se battre contre la maladie : ce choix, cette décision du moment est une évidence pour elle et elle ne la décrit pas comme difficile. Pourtant, je sais qu'au fil de son combat, Véronique, face à la souffrance, face à la fatigue, face aux épreuves, a parfois eu envie de baisser les bras, même si ces instants ont été de courte durée. Il lui a alors fallu chaque fois refaire à nouveau le choix de cette lutte, celle de la vie contre la mort : son courage est en perpétuel recommencement. Je pense qu'il en est de même pour les parents de Benjamin. J'ai moi-même des amis très proches qui sont dans la même situation qu'eux et je sais à quel point les moments de découragement font partie intégrante de leur quotidien. Cela peut notamment être associé au fait que les parents d'enfants en situation de handicap sont confrontés à de nombreux obstacles vis-à-vis de leur enfant. Ainsi par exemple, après le premier obstacle de faire accepter Benjamin dans une école, survient un autre obstacle, celui de faire accepter Benjamin par les enseignantes, puis par les autres élèves, puis surtout par les autres parents d'élèves et ainsi de suite, obstacles après obstacles, il leur faut réaffirmer leur choix, leur courage.

En ce qui concerne l'obstacle, Jankélévitch (1986) constate que

Cet obstacle qui empêche le courage est aussi l'aliment qui le fait vivre ; ce poids est un lest, cette lourdeur une légèreté. Sur le tremplin de la frayeur et de la chair pesante la volonté prend son élan pour rebondir vers les hauteurs ; ou, si l'on préfère, elle recule pour mieux avancer ; la fuite vers le bas ou vers l'arrière, c'est-à-dire la constante retombée et la constante dérouté de la chair craintive, est le contre-poids qui développe sa force ascensionnelle et sa force progressive. Cette force est le courage. (p.96)

A ce propos, il est intéressant de relever qu'en lisant Platon, je m'étais interrogée sur l'existence de la faiblesse dans le courage, considérant que le courage quotidien comportait aussi des doutes. Jankélévitch (1986) apporte un éclairage à cette question, en mettant en évidence que le courage n'est pas acquis une fois qu'il est choisi, « car l'effort qu'on vient de faire est toujours aussitôt reperdu » (p.96). Et c'est là aussi la difficulté du courage au quotidien.

Il ressort aussi dans ce qui précède que Jankélévitch (1986) considère le courage comme une décision. Il l'oppose par ailleurs à un savoir. Ainsi, il remet en question les approches de certains philosophes grecs à plusieurs niveaux. Par exemple, il réfute l'idée d'associer le courage à l'aphobie, absence de peur, qui peut être atteinte grâce au savoir, selon le principe qui veut que quand on sait ce qu'il faut craindre et ne pas craindre, on n'a plus peur. Or pour Jankélévitch (1986) «c'est la peur reniée, c'est la peur réprimée et supprimée, c'est la peur surmontée, et non point l'absence de peur qui fait le courage» (p. 95). Comme je l'ai déjà relevé dans le chapitre sur Tillich (1967), la peur est présente dans chacun de mes récits. D'ailleurs, comment peut-on ne pas avoir peur pour son fils handicapé face à l'incertitude de son avenir ? Comment peut-on ne pas avoir peur de mourir quand on a 40 ans, trois enfants et encore tant de choses à réaliser ? Comment peut-on ne pas avoir peur face à quelqu'un qui paraît si sûr de lui ? Comment peut-on ne pas avoir peur de la souffrance ? Comment peut-on ne pas avoir peur de l'enseignante qui a toujours raison ? C'est à partir de ces peurs reconnues que se révèle le courage. Ainsi, pour Jankélévitch (1986) « si la non-crainte était le courage, la raison suffirait peut-être à nous rendre braves en retenant le fuyard, en réconfortant le timide, en redonnant confiance à une âme apeurée par d'absurdes illusions. Mais la raison y suffit-elle seulement ? » (p. 99-100).

Il est possible d'apporter une partie de réponse à cette question, en paraphrasant Jankélévitch (1986), qui dit que si la raison peut effectivement éloigner certaines peurs, elle peut aussi mettre en évidence, à travers la réflexion, des dangers que l'on n'imaginait pas avant d'y penser, et qu'ainsi « le savoir attise l'insomnie » (p. 100). Ce qui précède m'apparaît comme particulièrement parlant : qui n'a pas passé des nuits blanches à réfléchir, puisant dans ses connaissances tels arguments favorables ou tels arguments défavorables, pesant inlassablement le pour et le contre, sans parvenir jamais à prendre une décision ?

Il y a, par ailleurs, dans les propos de Jankélévitch (1986) un autre exemple de remise en question des idées de certains philosophes grecs, et ce lorsqu'il fait apparaître que la raison n'est pas courage :

De deux choses l'une : ou bien, nihilisant le péril, la raison supprime la raison d'être du courage : le courage n'est plus rien qu'impavidité et aphobie ; ou bien, par sa lucidité même, la raison multiplie les raisons de craindre ; et alors, indirectement et négativement, la raison rend sa raison d'être au courage, au courage-malgré qui brave la terrifiante vérité. (p. 101)

Ce malgré peut être considéré en regard du découragement que l'obstacle peut induire, et c'est ainsi par opposition à ce découragement, *malgré* lui, que peut surgir le courage.

D'autre part, le savoir ne conduit pas forcément au courage, car il ne se situe pas en acte mais en théorie. « Ce n'est pas le savoir lui-même qui nous donnera du courage » (Jankélévitch, 1986, p. 101). Pour illustrer cette affirmation, Jankélévitch met en balance les verbes savoir, pouvoir et vouloir. Ainsi, peut-on savoir mais ne pas pouvoir, de même que l'on peut savoir mais ne pas vouloir. Il associe ces deux attitudes aux lâches comme aux menteurs, qui peuvent eux aussi détenir le savoir sans pour autant être courageux et il en conclut que le savoir n'implique pas forcément le courage. Je pense ici à Eléonore : petit à petit, elle se rend certainement compte que la situation dans laquelle elle se trouve n'est pas acceptable : elle sait, même si cela se présente probablement de manière inconsciente au début, qu'elle ne doit pas accepter le comportement de Jean-Philippe vis-à-vis d'elle. Pourtant, si elle sait, elle ne peut pas réagir : c'est plus fort qu'elle, elle ne peut agir contre lui, bien qu'au fond d'elle-même elle sache qu'elle devrait faire quelque chose : « Le raisonnement nous dit *ce qu'il faut faire*, s'il faut le faire, mais il ne nous dit pas *qu'il faille le faire* : et encore moins fait-il lui-même ce qu'il dit » (Jankélévitch, 1986, p.110). C'est lorsqu'Eléonore réagit, non seulement

pour elle mais aussi pour les futurs collègues de Jean-Philippe, lorsqu'elle veut que les choses changent, lorsqu'elle décide d'aller parler à ce dernier, qu'elle fait preuve de courage. Il est alors possible de considérer comme Jankélévitch que le courage coïncide avec l'action mais non pas avec le savoir. Et c'est ce franchissement entre le savoir et le pouvoir qui le définit.

Pourtant Jankélévitch (1986) ne sous-estime pas la valeur du savoir dans le courage, mais à travers une sorte d'antithèse, il lui accorde un autre rôle, totalement opposé : le savoir apporte certains éléments de réponse mais c'est en s'opposant à lui que le courage se choisit : « Le courage a besoin de la réflexion, non parce qu'elle le prépare, mais parce qu'il la nie ; il veut *grâce* à elle et *malgré* elle. [...] La pensée est au courage comme le cerveau à la pensée, le mot à l'idée ou l'œil à la vision » (p. 97). Ainsi, la connaissance nous informe mais ne nous donne pas les moyens de résoudre, car cela est le propre du courage lui-même et non pas de la connaissance, qui par ailleurs peut être définie comme passive.

Il est dès lors possible de se demander ce qui provoque l'apparition du courage, de l'action, aussi présentée par Jankélévitch sous forme d'effectivité ?

Comme ce dernier le met en évidence dans ses écrits, à l'instar de nombreux autres auteurs, il est important de prendre en considération le fait qu'il existe une variété de courages. Par ailleurs, s'il y a une multiplicité de formes de courage, il en est de même pour les obstacles. Or, par là même, il découle que « le courage n'est appréciable qu'en fonction des circonstances, du milieu, du donné éthologique, de l'effort dépensé, du chemin parcouru ; surtout il y a un corps à dompter, un peureux animal dont les paniques à tout moment contrarient et défont l'accoutumance au danger » (Jankélévitch, 1986, p.95). Derrière ces dernières paroles, Jankélévitch semble rejeter l'idée d'une habitude au danger : chaque danger est unique et n'a pas de solution toute prête, de forme de courage unique car il est influencé par le contexte dans lequel il se révèle ou au contraire s'éteint, et par l'être humain qu'il confronte. Est-il dès lors jamais possible de considérer l'homme courageux comme l'étant de manière globale et définitive ? Autrement dit, un héros l'est-il pour la vie ? Je remarque que celui qui peut paraître courageux face à un certain type de danger, peut se révéler lâche lorsqu'il se trouve confronté à un danger différent. D'autre part, il m'est toujours apparu étonnant de voir que les personnes considérées par leurs attitudes comme courageuses, disaient elles-mêmes à d'autres personnes : « Tu es courageuse toi, moi je ne pourrais jamais faire ce que tu fais, je n'aurais pas ton courage ! » Et pourtant, cette affirmation pourrait aisément leur être retournée. Véronique ne se perçoit pas comme spécialement

courageuse et continue à voir le courage chez les autres. L'infirmière non plus ne se perçoit pas comme courageuse. Et pourtant, toutes les deux sont ressenties comme telles par les autres personnes. Est-il dès lors possible de dire que le courage n'est pas propre à une personne, mais qu'il se vit en fonction de l'instant présent ? Ainsi, en élargissant le courage aux vertus, et contrairement à ce que pensent d'autres auteurs comme par exemple Aristote, il serait plutôt envisageable de dire comme l'affirme Jankélévitch (1986) que

Grâce au courage qui les encourage, les vertus, loin de s'apprendre à petites doses comme des habitudes techniques ou des talents, nous confèrent d'un seul coup le don divin et la grâce de l'inspiration ; l'apprenti courageux, devenu subitement improvisateur, se jette un beau matin à l'eau, fait le plongeur aventureux dans l'effectivité. (p.111)

Se jeter à l'eau n'est-ce pas en quelque sorte comme le dit le célèbre proverbe, prendre son courage à deux mains, sous-entendu se décider ? C'est ainsi qu'Eléonore a décrit son choix de parler à Jean-Philippe. L'idée du courage comme décision se confirme à nouveau ici.

A travers les variétés possibles du courage, Jankélévitch (1986) distingue trois degrés essentiels qui sont les suivants : « Courage d'être soi-même, Courage de la vérité, Courage de souffrir ou de mourir » (p. 124). En ce qui concerne le premier, il apparaît que s'il n'y a pas nécessité de courage pour être, puisque cela nous est donné à la naissance, il faut au contraire du courage pour être soi. Jankélévitch met en évidence qu'il est plus facile d'être le miroir de l'autre, à savoir d'être un autre que soi, et encore plus simple de n'être personne. Je ressens personnellement fortement cette affirmation : se mouler à l'autre, ne demande pas de s'interroger sur ce que l'on est, ne demande pas de se remettre en question, ne nous met pas en danger. Mais au contraire, être soi, demande du courage. Car il apparaît qu'il y a une construction à devenir soi, qu'il faut du travail et par conséquent du temps : le temps de l'existence même. Devenir soi est, en quelque sorte, se découvrir en profondeur et s'affirmer comme tel, c'est-à-dire à travers le faire : assumer ce que l'on est en l'étant. « On peut se réaliser, c'est-à-dire devenir ce que l'on est déjà, devenir en acte ce qu'on est en puissance, être profondément ce qu'on était superficiellement » (Jankélévitch, 1986, p. 127). Et cela demande effectivement du courage. Si je fais un lien avec mes expériences en stage, j'ai en effet remarqué qu'un certain nombre d'enfants se comportent par imitation, à savoir font ce que font leurs camarades, et par là-même n'osent pas être eux-mêmes. Si ceci est aussi une manière d'apprendre, il faut à un moment donné s'affirmer en tant qu'individu unique. C'est pourquoi, je pense que c'est aussi le rôle de l'enseignante que d'*encourager* l'enfant à être

lui-même. Malheureusement, il y a aussi des manières d'enseigner qui ont l'effet contraire, à savoir de *décourager* cette émergence du soi. Je pense ici à l'attitude de l'enseignante de Stéphane, qui veut que tous les enfants fassent le même chat. Je pense aussi ici à un texte magnifique *Le petit garçon* d'Helen E. Buckley (pp. 65-68 de mon mémoire pour compréhension) qui nous a été lu lors du cours de Mireille Cifali *Dimensions relationnelles et affectives des métiers de l'humain* et qui m'a particulièrement marquée. Cette histoire met bien en évidence la façon dont un enseignant peut empêcher un enfant d'être lui-même, à force, comme dans cet exemple, de le freiner dans sa spontanéité et sa créativité, et par là même de nier l'enfant dans ce qu'il est.

Il apparaît clairement dans ce qui précède, qu'il est impossible d'exister soi-même sans prendre en considération le monde qui nous entoure. Ainsi, on ne peut être sans l'autre et s'il y a un courage à être soi-même, il y a aussi un courage nécessaire pour être vis-à-vis de l'autre : « Il ne suffit plus cette fois de s'assumer soi-même en général : il faut encore, par rapport à autrui, endosser ses propres appartenances et professer ses propres convictions » (Jankélévitch, 1986, p. 129). Il s'agit là du Courage de la vérité. Certes, il est toujours possible de s'interroger sur la vérité, car la vérité de l'un n'est pas celle de l'autre. Mais ici intervient la sincérité, dans ce que l'on croit être la vérité : « On peut avoir le courage de ses opinions, c'est-à-dire ; il y a un courage d'endosser, de faire siens et de revendiquer les adjectifs du moi » (Jankélévitch, 1986, p. 131). Ce courage peut clairement être mis en lien avec ce qui a été exemplifié dans le paragraphe précédent ainsi qu'être à nouveau mis en parallèle avec les récits, *Ca suffit* et *Le chat*. Car ce Courage de la vérité n'est parfois pas sans conséquences sur sa propre vie : « Le courage est ici un courage de déplaire, de décevoir l'attente de l'autre, ou du moins de démentir, au nom de la vérité, ce que les autres attendent de notre personnage » (Jankélévitch, 1986, p. 131). Lorsqu'Eléonore a été parler à Jean-Philippe, elle a perdu son amitié. Il lui a fallu du courage pour cela. Il est intéressant de revenir ici brièvement à la fidélité et comme Jankélévitch de s'interroger : « Vaut-il mieux rester fidèle sans sincérité ou demeurer sincère sans fidélité ? » (p.147). Je pense que d'une certaine manière, Eléonore apporte une réponse à cette question : car si elle choisit dans un premier temps la première option, elle finit par en souffrir, au point de mettre son intégrité morale en danger. Et lorsque finalement elle opte pour la deuxième option, elle souffre certainement de la perte de cette amitié, mais elle se protège elle-même, ce qui apparaît alors comme prioritaire dans ce contexte.

Enfin, il y a encore le Courage de souffrir et de mourir, que je n'approfondirai pas ici, car il me semble qu'il se révèle moins directement dans mes récits. Ou alors plus discrètement, comme chez la patiente qui seule dans sa chambre du fond du couloir se prépare à affronter la mort ou encore dans le choix de Véronique de rester discrète sur ce sujet avec ses amies. Mais je relèverai simplement que Jankélévitch (1986) considère lui aussi la mort comme le plus grand des dangers : « La mort est le risque par excellence, - le risque à la vie et à la mort ; et puisque le courage est l'assomption du risque, la mort sera la grande affaire du courage » (134).

J'aimerais terminer mon analyse du regard que porte Jankélévitch sur le courage, par deux citations, que je laisse à chacun le choix d'approfondir.

La première, m'a particulièrement touchée, car elle permet à travers une image simple mais extrêmement parlante, de bien mettre en évidence la difficulté de cette décision que Jankélévitch associe au courage « Le courage choisit dans la nuit » (Jankélévitch, 1986, p. 103). Mais peut-être que je souhaite par là inconsciemment montrer qu'il faut savoir rester humble dans le jugement d'un acte, dans son attribution au courage ou à la lâcheté. Car qui peut savoir comment il réagira dans l'obscurité dans laquelle il peut se trouver un jour plongé ?

La seconde, sur laquelle je conclurai, car elle donne à mon avis une certaine valeur à ce courage quotidien qui me touche particulièrement puisqu'il est le sujet de ma réflexion :

« Car le courage n'est pas le gigantisme, et un surhomme, à l'ordinaire, n'a guère besoin d'être courageux » (Jankélévitch, 1986, p. 112). Le courage se trouve chez les hommes, les femmes ou les enfants que nous croisons dans la vie de tous les jours.

5. André COMTE-SPONVILLE

« Pas plus que Spinoza je ne crois utile de dénoncer les vices, le mal, le péché. Pourquoi accuser toujours, dénoncer toujours ? » (Comte-Sponville, 1997, p.7)

C'est ainsi que Comte-Sponville (1997) introduit son *Petit traité des grandes vertus*. Ce point de vue, auquel j'adhère particulièrement, me semble intéressant, puisqu'il implique de chercher une définition du courage non pas à travers ce qui n'en est pas ou ce qui peut-être considéré comme son contraire à savoir la lâcheté, mais à travers ce qu'est le courage lui-même. Peut-être est-ce pour cela que dans mon analyse, il m'a souvent été difficile d'utiliser le mot lâcheté, que je considère comme quelque peu extrême et jugeant, et auquel je préfère nettement l'idée de manque de courage.

Comte-Sponville associe les vertus à une humanité, sous-entendant qu'elles correspondent aux valeurs morales. Mais il va plus loin, argumentant que ces dernières pour être considérées comme des vertus, ne doivent pas exister uniquement dans les esprits mais aussi à travers les actions, les comportements. Ainsi, les vertus n'en sont réellement que sous cette condition :

La vertu, ou plutôt les vertus (puisque'il y en a plusieurs, puisque'on ne saurait les ramener toutes à une seule ni se contenter de l'une d'entre elles) sont nos valeurs morales, si l'on veut, mais incarnées, autant que nous le pouvons, mais vécues, mais en acte : toujours singulières, comme chacun d'entre nous, toujours plurielles, comme les faiblesses qu'elles combattent ou redressent. (Comte-Sponville, 1997, p.10)

Après l'agir qui apparaît comme indissociable des vertus, ce qui a par ailleurs déjà été souligné par Jankélévitch (1986), je m'arrêterai sur deux mots de sens contraire qui sont mis en évidence dans cette citation et qui peuvent être perçus ici comme complémentaires : singulier et pluriel. Si je fais un parallèle avec le courage en tant que vertu, il me semble que ces termes s'appliquent aussi à sa définition.

Le singulier d'une part, puisqu'il intègre bien l'idée de l'homme dans son unicité. Il est en effet possible de dire que chacun agit dans une situation en fonction de ce qu'il est. Je sais que l'attitude d'Eléonore face à Jean-Philippe ne correspond pas forcément à celle que d'autres auraient pu avoir : certaines personnes auraient parlé plus rapidement ou seraient intervenues de façon plus radicale contre ce dernier. De même, la manière dont Véronique se montre courageuse, pourrait se différencier de celle choisie par d'autres personnes qui, par exemple,

appuieraient plus leur courage sur leur entourage, oseraient plus solliciter les autres dans ce combat quotidien contre le cancer. Car c'est aussi une forme de courage que de demander de l'aide.

Le pluriel d'autre part, puisqu'il renvoie bien à l'idée de multiplicité des courages et des obstacles, thématique qui a déjà été largement mise en évidence dans les chapitres précédents ainsi que dans mes récits.

Cependant, si le courage apparaît à chaque fois comme unique en fonction de l'individu et du contexte dans lequel il se situe, Comte Sponville (1997) met en évidence qu'il existe pourtant une tendance à donner au courage une certaine valeur universelle et ce à travers l'admiration qu'il peut susciter. Qui en effet n'admire pas les héros, ces hommes qui parviennent à surmonter leur peur, parfois même au péril de leur vie ? Ce qui reviendrait à dire que tout héros est admirable. Ce qui précède rappelle que la reconnaissance du courage dépend, non seulement des valeurs morales qui habitent le courageux, mais aussi des valeurs morales de celui qui l'observe. Ces dernières comportent cependant toute une part de subjectivité, puisqu'elles sont non seulement relatives à un individu mais aussi à une société. Ainsi pour Comte-Sponville (1997), « cette universalité pourtant ne prouve rien, et serait même suspecte. Ce qui est universellement admiré l'est donc aussi par les méchants et par les imbéciles » (p.59). Il me semblait évident que je ne rapportais dans mes récits que des situations qui témoignaient de valeurs morales mises en actes ou au contraire bafouées : comme le respect de l'autre dans la situation de Benjamin, comme une certaine forme de don de soi chez l'infirmière, ou au contraire comme ce manque de tolérance vis-à-vis de Stéphane. Pourtant, la loyauté qui peut-être perçue comme une valeur morale et dont Eléonore fait preuve vis-à-vis de Jean-Philippe, a-t-elle vraiment valeur de courage ou au contraire sert-elle d'argument à son manque de courage ? Il apparaît que la défense des valeurs morales, particulièrement celles définies par des sociétés, sont aussi parfois utilisées comme justificatives d'actions qui, sont à mon sens quelques fois loin d'être courageuses puisqu'elles amènent à se nier soi-même ou à nier les autres et leur existence. Il y a donc une certaine ambiguïté dans les actes courageux, que Comte-Sponville met bien en évidence : « Surtout, le courage peut servir à tout, au bien comme au mal, et ne saurait en changer la nature. Méchanceté courageuse, c'est méchanceté. Fanatisme courageux, c'est fanatisme » (Comte-Sponville, 1997, p.59).

Dans ses propos, Comte-Sponville accorde une place importante à l'altruisme dans le courage : « Bref, s'il est toujours estimé, d'un point de vue psychologique ou sociologique, le courage n'est vraiment moralement estimable que lorsqu'il se met, au moins partiellement, au service d'autrui, que lorsqu'il échappe, peu ou prou, à l'intérêt égoïste immédiat » (Comte-Sponville, 1997, p.63). Je reconnais que ma première réaction à la lecture de ces propos a été de les remettre en question. En effet, si le courage des parents de Benjamin correspond à ce qui précède étant donné qu'ils se battent pour leur fils, et qu'il en est de même pour le courage de l'infirmière puisqu'elle travaille pour les malades, je ne retrouvais pas cet aspect dans la situation de Véronique. Car, comme elle me l'a dit à plusieurs reprises de façon très claire, elle se bat pour sa vie, uniquement pour elle-même. Elle a même été jusqu'à relever que, parfois, cela la rendait égoïste, puisque sa priorité était son combat et que de ce fait elle reléguait parfois les autres au second plan. Pourtant, en y regardant de plus près, il y a dans cette citation un petit mot qui prend toute sa valeur et qui lors d'une relecture a modifié mon interprétation : il s'agit du « partiellement ». Ainsi, si Véronique considère son combat comme égoïste, il y a dans son quotidien, des attitudes courageuses qui le sont envers les autres : je pense ici à la perruque qu'elle se force à porter pour ses enfants, je pense au sourire qu'elle continue à garder pour ses patients, je pense à sa retenue à parler de ses souffrances pour protéger ceux qui l'aiment. De plus, je sais qu'aujourd'hui Véronique donne de son temps pour partager son vécu avec d'autres femmes à qui l'on vient d'annoncer leur cancer, pour les soutenir. Alors non, il n'y a pas seulement de l'égoïsme dans le courage de Véronique, il y a effectivement aussi un amour des autres qui le complète.

Les propos de Véronique sur son propre courage montrent qu'elle refuse que l'on donne trop de valeur à son attitude, ce qu'elle a souvent exprimé à travers ces paroles : « Ce n'est pas du courage, c'est une question de survie ». Par contre, elle reconnaît le courage chez les autres. Cela apparaît aussi chez moi, à travers mon refus de me percevoir comme courageuse en tant qu'infirmière, avec comme argument que « ce n'est pas du courage, c'est du professionnalisme ». Et si je n'ai pas eu l'opportunité de parler directement avec les parents de Benjamin, j'ai parlé avec d'autres parents d'enfants handicapés. Je me souviens aujourd'hui des paroles d'une jeune mère alors que je lui faisais part de mon admiration pour son courage et qui m'a répondu : « Ce n'est pas du courage, c'est tout simplement être maman ».

Ainsi, il me semble qu'aucun de mes protagonistes ne recherche une quelconque reconnaissance de leur courage par les autres. Comte-Sponville (1997) met bien en évidence ce trait de modestie propre au courage lorsqu'il dit que « la vertu n'est pas un spectacle et n'a que faire des applaudissements » (p.59). Je pense que cela se confirme d'autant plus dans le courage au quotidien, qui ne s'étale pas dans les médias. Et n'est-ce pas là le véritable courage que celui qui agit sans gloire et honneurs ?

Comte-Sponville (1997) apporte par ailleurs une dimension temporelle au courage lorsqu'il dit que « comme toute vertu, le courage n'existe qu'au présent. Avoir eu du courage ne prouve pas qu'on en aura, ni même qu'on en a » (p.71). Le courage n'est pas un projet à venir, « demain je serai courageux », il est au moment où il se concrétise. Toutefois Comte-Sponville préfère considérer le courage dans un présent qui se prolonge, avec l'idée que le courage est instant mais instant qui forcément dure, compte tenu des implications inévitables de ce choix sur le temps *à venir*. Pourtant, si le courage est dans le présent, je me demande s'il n'est pas aussi nécessaire pour certaines personnes qu'il se prépare en pensées dans ce qui précède ce présent en acte. J'entends par là que, s'il est des courages qui se déclarent immédiatement, sans hésitation, il est des courages qui ont besoin de se construire intellectuellement et émotionnellement en se projetant dans ce qui est à venir avant de pouvoir se mettre en acte. Tel a sûrement été le cas pour Eléonore contrairement à Véronique. Et je ne suis pas sûre que cela soit seulement dû à la différence d'ampleur des obstacles auxquels elles ont été confrontées. Mais probablement aussi à leur propre personnalité, à ce qui fait cette unicité dont il a été question plus haut. Est-il ainsi possible de penser que parfois le courage a besoin de temps pour être investi avant que son évidence le fasse se concrétiser ?

Il a souvent été question de crainte, de peur dans les chapitre précédents. Comte Sponville (1997) considère que ce n'est pas seulement la peur de ce qui est à venir qui définit le courage, bien que cette dernière y joue un rôle important, mais c'est aussi le malheur. Pour lui, la menace présente a autant de valeur que celle à venir :

Si c'est l'avenir que l'on craint, c'est le présent que l'on supporte (y compris sa peur présente de l'avenir), et la réalité actuelle du malheur, de la souffrance ou de l'angoisse ne requiert pas moins de courage, dans ce présent qui dure, que la menace du danger ou les transes, comme dit Jankélévitch, de l'incertitude. (Comte-Sponville, 1997, p.73)

Il accorde ainsi une valeur particulière au courage de ceux qui ne sont pas seulement dans l'affrontement d'une peur mais aussi d'une réalité, comme par exemple le handicap, la pauvreté, la famine. Ainsi Comte-Sponville (1997) met en évidence que la vie elle-même devient parfois si difficile, notamment lorsqu'elle est envahie par l'épreuve, qu'il devient alors possible de parler « d'effort de vivre ». Et dans ce cas, la réalité ne peut-elle pas être assimilée à ce courage quotidien dont je parle ? En y réfléchissant, je pense qu'il y a à ce propos une différence entre le récit *La professionnelle* et les autres récits. L'infirmière, bien qu'elle affronte ses peurs, n'est pas elle-même dans une réalité personnelle difficile car ce sont ses patients qui sont confrontés à cette réalité douloureuse. Par contre, peur et réalité sont le lot des parents de Benjamin, de Véronique, d'Eléonore. Peut-être est-ce là aussi ce qui m'a amenée à m'interroger sur le courage d'une professionnelle.

En lien avec ce qui précède, à savoir l'affrontement de l'obstacle, Comte-Sponville (1997) va même encore plus loin, donnant à la mort une place différente de celle qui lui est souvent accordée lorsqu'il est question de courage :

Si le courage devant la mort est le courage des courages, je veux dire le modèle de l'archétype de tous, ce n'est pas forcément ni toujours le plus grand. C'est le plus simple, parce que la mort est le plus simple. C'est le plus absolu, si l'on veut, parce que la mort est absolue. Mais ce n'est pas le plus grand parce que la mort n'est pas le pire. Le pire, c'est la souffrance qui dure, c'est l'horreur qui se prolonge, l'une et l'autre actuelles, atrocement actuelles. (p.74)

Cela me ramène encore à l'idée du suicide, où la mort peut paraître plus facile que la souffrance. Pourtant, quand elle en parle, Véronique ne fait pas allusion à la souffrance qu'elle ne pourrait plus supporter, mais à l'idée d'un combat perdu.

Il est alors possible de se poser la question suivante : s'agit-il dans la situation de Véronique de la disparition de la volonté ou de l'espérance ? Pour Comte-Sponville (1997), la première importe beaucoup plus au courage que la seconde :

L'espérance n'est une vertu que pour les croyants quand le courage en est une pour tout homme. Or que faut-il pour être courageux ? Il suffit de le vouloir, autrement dit de l'être en effet. Mais il ne suffit pas de l'espérer, et seuls les lâches s'en contentent. (p.74)

Je pense pourtant que l'espérance lorsqu'elle est associée à la volonté, renforce le courage. Car pour moi, l'espérance peut se révéler à travers différentes formes de croyances, peu importe, du moment que plusieurs forces s'associent pour aider le courage à faire face à l'obstacle. Ce que confirme finalement Comte-Sponville (1997) lorsqu'il dit en parlant de l'espérance, « qu'elle puisse renforcer le courage, ou le soutenir, c'est une affaire entendue » (p. 75). Pourtant, Comte-Sponville relève encore que l'absence d'espérance, qui peut se traduire sous forme de désespoir, peut avoir deux effets : soit conduire à baisser les bras et à abandonner le combat, soit au contraire donner du courage, si l'on part de l'idée que « quand il n'y a plus rien à espérer, il n'y a plus rien à craindre : voilà tout le courage disponible, et contre toute espérance, pour un combat présent, pour une souffrance présente, pour une action présente ! » (p.77). Véronique rejoint cette idée : face à un combat qu'on lui annonçait comme pratiquement sans espoir, elle dit que cela lui a donné la rage, autrement dit, le courage de se battre. Et n'y a-t-il pas là aussi, toutes proportions gardées, un parallèle possible avec la situation d'Eléonore ? C'est lorsque qu'elle s'est trouvée pour ainsi dire désespérée par la pression morale qu'elle subissait qu'elle a trouvé la force d'aller parler à Jean-Philippe. Chez ses autres collègues, cela a eu l'effet contraire puisqu'eux ont baissé les bras et ont préféré partir sans l'affronter.

Je donnerai le mot de la fin à Comte-Sponville (1997) qui, en quelques mots, démontre bien l'importance qu'il accorde au courage, au même titre qu'il l'accorde à la prudence : « Je dis que ce courage est la condition de toute vertu. [...] Le juste, sans la prudence, ne saurait comment combattre l'injustice ; mais sans le courage, il ne saurait s'y employer » (p.66).

V. CONCLUSION

Le cheminement réalisé tout au long de la préparation et de l'écriture de ce mémoire, me permet aujourd'hui d'élargir le but initial de ma démarche. En effet, si ma réflexion sur le courage avait certainement pour objectif premier de le définir, de le cerner de façon plus précise en établissant des liens entre des situations observées ou vécues et les conceptions de différents auteurs, elle avait aussi comme objectif sous-jacent, et probablement inconscient, de comprendre cette vertu particulière afin de m'en permettre l'appropriation, ou autrement dit, de la faire mienne. Et ce d'autant plus que l'éducation que j'ai reçue et la lecture marquante de *l'Iliade et l'Odyssée* durant mon adolescence et à laquelle j'ai fait allusion dans mes motivations, ont certainement eu comme conséquence une recherche continue de l'atteinte de cet idéal de courage. Ainsi, il y avait derrière ma démarche un désir évident d'apprentissage du courage à travers la découverte espérée des qualités nécessaires à la concrétisation de cette vertu, et ce pour faire face à tous ces moments où le courage m'a semble-t-il fait défaut. Qui, en effet, n'a pas envie de se comporter avec courage face aux obstacles inhérents à la vie ?

La question soulevée par les philosophes grecs sur la possibilité d'enseigner ou non le courage a alors pris tout son sens : pouvait-on apprendre le courage ? Après avoir découvert les avis divergents de Socrate et d'Aristote sur le sujet, je suis amenée aujourd'hui à pencher vers l'idée que le courage peut s'enseigner. Toutefois, j'y mettrai comme condition première et indispensable une conception de l'enseignement, et de manière élargie de l'éducation, qui encourage la réflexion personnelle, favorise le développement d'une éthique, et qui prend en compte l'enfant non seulement en tant qu'élève mais aussi en tant qu'individu à part entière. Un enseignement dont les objectifs ne se résument pas uniquement à l'assimilation de *savoirs*, à l'acquisition de *savoir faire* mais aussi au développement d'un *savoir être*, à travers une prise en compte de l'autre et de soi. Un certain rapprochement peut être fait ici d'une part avec Comte-Sponville (1997) lorsqu'il associe le courage à une forme d'altruisme et d'autre part avec Tillich (1967) lorsqu'il met en valeur l'affirmation du soi, à laquelle j'accorde après lecture de son livre une place encore plus certaine.

Par conséquent, si le courage peut être enseigné, il ne peut en aucun cas l'être dans une conception frontale de l'enseignement, de l'éducation, qui transparaîtrait à travers des affirmations de type « il faut que tu sois courageux, tu dois être courageux, sois courageux ! ».

Le courage est *vouloir* et non pas *devoir*, comme le relève Aristote lorsqu'il dénonce les apparences courageuses. Ce *vouloir* fondamental s'est confirmé au fur et à mesure de mes lectures comme étant une des explications à l'origine de cette endurance ou force mystérieuse ou encore fermeté qui transparait dans mes récits et qui est à plusieurs reprises mise en évidence par les auteurs. Par ailleurs, je pense aussi que c'est le *vouloir* qui permet ce surpassement relevé par Tillich (1967) à travers les propos de Nietzsche et qui peut être associé à l'attitude courageuse.

Mais pour que ce surpassement se concrétise, il apparait qu'il nécessite en amont un choix initial et décisif de la part de l'individu. Je rejoins à ce propos Jankélévitch (1986) lorsqu'il associe le courage à une décision en acte, qui non seulement est amenée à se prolonger mais qui se révèle aussi dans un perpétuel recommencement : chacun peut à un moment donné de sa vie être courageux, ou devenir lâche, le courage n'est jamais acquis. C'est cet aspect qui le rend certainement si difficile : l'instant de la décision, point de départ de tout courage est essentiel mais son renouvellement l'est encore plus. Le courage de l'instant n'est que partie du courage de l'instant qui dure. Toutefois, cette décision, qui peut être associée à un choix, n'est pas toujours consciente au moment où elle se prend des conséquences possibles sur son quotidien. Car l'acte de courage ne prédit en rien de ce à quoi il va conduire : victoire ou défaite, plaisir ou souffrance. Et combien de fois ne dit-on pas lorsque l'on est entraîné dans une aventure courageuse « si j'avais su je ne l'aurais pas fait ! ». Qui n'a pas à un moment donné pensé abandonner, voire même abandonné, et fait le choix d'un autre chemin ? Le courage se réaliserait-il s'il savait ce qui l'attend ?

Ainsi, le courage en tant que décision, le courage en tant que choix, implique-t-il un certain savoir ? Je n'ai à ce jour pas encore de réponse à cette question et je doute même qu'il ne soit possible d'en donner une définitive. Je pense que le savoir peut être à la fois frein et moteur au courage comme cela est ressorti dans mon analyse. De mon point de vue, ce n'est pas le savoir qui définit réellement le courage, même s'il peut contribuer d'une manière ou d'une autre à son choix. Car comme a été mis en évidence, le courage peut parfois être réfléchi et parfois irréfléchi. Et je ne peux m'empêcher ici de rappeler que le courage est multiple, comme les obstacles qui le révèlent et les individus qui le vivent.

Enfin, il y a un autre élément dont j'ai découvert l'importance et qui est déjà apparu à travers l'idée de l'instant qui dure : il s'agit du temps. Ce dernier prend aussi sa place dans ce qui

précède la décision courageuse : le courage n'est pas donné, il a parfois besoin de temps pour se construire. Un temps nécessaire pour ouvrir les yeux, pour prendre du recul, pour la réflexion, pour penser ses choix de vie. Dès lors, le courage ne sous-entend-il pas en quelque sorte d'être acteur de son existence, de s'affirmer, d'oser, de prendre des risques, puisqu'il est possible de penser après analyse que l'essence même du courage est la conservation de la vie ? Par conséquent, le courage n'en célèbre-t-il pas en quelque sorte la valeur ? N'est-il pas tout simplement une école de la vie dans toute l'ambiguïté qui définit cette dernière ? J'imagerai cette généralisation du courage par les multiples facettes qui le composent et que Savier (1994) a mis en évidence à travers une classification des conceptions d'enfants sur le courage, qui selon eux apparaît notamment sous les formes suivantes : le courage de savoir faire, de ne pas avoir envie, de faire attention, de pardonner, de résister, d'être seul, de ne pas être sûr, d'aider, de foncer, de voir, de défendre, de se lever, d'y aller, d'avouer, de s'interposer, d'assumer, d'apprendre et de travailler, de chercher...

Ainsi pourrait se conclure ma recherche. Néanmoins, au fil de mes lectures et de mes réflexions, j'ai été interpellée par ce que j'ai ressenti parfois comme une forme de jugement et que je traduirai très schématiquement de la manière suivante : on est courageux ou on est lâche. Or, en regard de l'admiration suscitée par le courage, il ne faut pas oublier qu'il y a aussi le manque de courage et le sentiment de culpabilité qui peut en découler chez celui qui en ressent. Qu'il y a aussi la lâcheté et la honte qui peut lui être associée. J'ai ainsi envie de dire qu'il faut savoir garder une certaine humilité face à l'absence de courage que l'on peut percevoir chez les autres mais aussi et surtout chez soi. Car il me semble aujourd'hui que le courage doit aller au-delà d'un idéal, d'une reconnaissance par les autres : il doit surtout se trouver dans le sens donné par chacun à ses actes.

La conclusion de mon travail ne se situe pourtant pas entièrement ici. Car cette démarche m'a permis l'écriture d'un dernier texte, *Silence*. Bien que terminant ma conclusion il peut être considéré comme le point de départ d'une autre réflexion autour de « la persistante question où il est demandé de décider entre le courage morbide du suicidaire qui se détruit, et le courage qui l'appellerait à ne pas se détruire » (Klein, 1994, p. 12) et dont le débat pourrait prendre naissance autour de cette citation pouvant être sujette à plusieurs interprétations et sur laquelle je terminerai :

« Il ne faut pas de courage, pour naître, ni pour être. Il en faut pourtant, parfois pour continuer d'être, ou pour cesser d'être » (Klein, 1994, p. 11)

SILENCE

Il aura suffi de quelques mots pour qu'en un instant tout devienne noir autour de moi. Et le soleil, pourtant au zénith, ne peut rien y faire. Je ne vois plus rien, je n'entends plus rien. J'ai juste envie de hurler. Hurler à en perdre haleine, hurler à m'en faire mal, hurler pour ne plus ressentir cette douleur qui m'envahit, qui déchire mon corps et mon âme. Je n'ai pas envie d'être courageuse, j'ai juste envie de me laisser aller à ma souffrance et de permettre à ce cri qui habite mes entrailles de jaillir. Pourtant, je n'y arrive pas. Il faut que je sois forte.

« Il faut que tu sois forte ». C'est par ces mots que ma mère a voulu me protéger et me préparer au choc de ceux avec lesquels elle poursuit : « Valentin est mort ».

C'est l'été et elle vient de m'annoncer ton départ vers d'autres cieux. Toi, mon cousin, mon presque frère, toi qui as partagé toute mon enfance, avec les joies et les peines qui la composent. Et même s'il est vrai que l'âge adulte nous a quelque peu éloignés physiquement, il n'a cependant pas réussi à mettre une distance entre nous : les liens du cœur ne disparaissent jamais. D'ailleurs, ce n'est pas possible, je refuse de croire ce que ma mère vient de m'annoncer, je vais ouvrir les yeux, je vais me réveiller et oublier ce cauchemar.

Tu allais fêter tes 30 ans et on ne meurt pas à cet âge. Pas toi. Pourtant, c'est justement toi qui n'as pas voulu attendre que la mort vienne te chercher au seuil d'une vieillesse peut-être sereine. C'est toi qui as choisi d'aller la chercher cette maudite mort, comme une amie qui te protégerait, qui effacerait toutes tes souffrances, celles que tu avais l'impression que la vie s'acharnait à t'infliger. Comme ce chagrin d'amour, ce rejet, cette solitude, ce sentiment de ne plus jamais pouvoir aimer. Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ? Pourquoi ne suis-je pas venue vers toi ? C'est ce pourquoi qui hurle dans mon tout mon être, sans jamais trouver de réponse. Toi, tu as choisi de ne pas nous en laisser. Tu es parti sans un mot, sans un au revoir. Je sais pourtant que tu as longtemps lutté contre cet appel d'un ailleurs que tu espérais plus doux. Mais au fur et à mesure que le gris du désespoir noircissait ton regard, tu n'as plus eu la force de te raccrocher à la seule chose qui te retenait, ta mère. C'est pour cette femme, que tu ne voulais pas faire souffrir, que tu as longtemps tenu bon. Elle t'avait donné la vie, cadeau de son amour infini, et tu lui avais promis de ne pas la détruire. Pourtant, cette vie t'est devenue un jour si pesante, si insupportable, qu'une balle de fusil militaire a réussi à effacer par le sang cette promesse que tu lui avais faite. Tu as perdu le courage de vivre et tu as trouvé le courage de mourir.

J'ai envie de hurler. Mais seul le silence me fait écho.

Le petit garçon. (Helen E. Buckley)

Un jour un petit garçon partit pour l'école
C'était encore un bien petit garçon
Et l'école était fort grande
Mais quand le petit garçon
Découvrit qu'il pouvait arriver à sa classe
En entrant directement par la porte de la cour
Il se sentit content.
Et l'école n'avait déjà plus l'air
Tout à fait aussi grande.

Un matin
Alors que le petit garçon était à l'école depuis un certain temps
La maîtresse dit:
"Aujourd'hui, nous allons faire un dessin".
Il aimait faire des dessins
Il savait en faire de toutes les sortes:
Des lions et des tigres,
Des poules et des vaches,
Des trains et des bateaux.
Et il prit sa boîte de crayons
Et commença à dessiner.

Mais la maîtresse dit: "Attendez!
Ce n'est pas le moment de commencer!"
Et elle attendit jusqu'à ce que tout le monde ait l'air prêt.

"Maintenant", dit la maîtresse,
"Nous allons faire des fleurs."
"Gai!" pensa le petit garçon.
Il aimait faire des fleurs.
Et il commença à en faire des magnifiques
Avec ses crayons rose et orange et bleu.

Mais la maîtresse dit: "Attendez!
Et je vais vous montrer comment faire!"
Et elle en fit une rouge avec une tige verte.
"Voilà", dit la maîtresse
"Maintenant, vous pouvez commencer".

Il aimait mieux les siens que ceux de la maîtresse
Mais il n'en dit rien.
Il reroula simplement toute sa terre en une grosse boule
Et fit un plat comme celui de la maîtresse
C'était un plat profond.

Et bientôt le petit garçon apprit à attendre
Et à regarder
Et à faire des choses juste comme la maîtresse.

Et bientôt
Il ne fit plus de choses de lui-même du tout.

Alors, il arriva
Que le petit garçon et sa famille
Déménagèrent dans une autre maison,
Dans une autre ville,
Et le petit garçon
Dut aller dans une autre école.

Cette école était encore plus grande
Que l'autre
Et il n'y avait pas de porte
Pour aller directement de dehors dans sa classe.
Il devait monter, monter des grandes marches
Et marcher le long d'un grand corridor
Pour arriver à sa classe.

Et le premier jour
Qu'il était là
La maîtresse dit:
"Aujourd'hui, nous allons faire un dessin"
"Gai!" pensa le petit garçon
Et il attendait que la maîtresse
Dise quoi faire
Mais la maîtresse ne dit rien
Et elle se promena simplement autour de la classe.

Quand elle arriva près du petit garçon
Elle dit: "Tu ne veux pas faire un dessin?"
"Si" dit le petit garçon
"Qu'allons-nous faire?"
"Je ne sais pas, avant que tu le fasses" dit la maîtresse.

"Comment vais-je faire ce dessin?" demanda le petit garçon.
"Oh, vraiment comme tu veux!" dit la maîtresse
"Et n'importe quelle couleur" dit la maîtresse
" Si tout le monde faisait le même dessin,
Comment saurai-je qui a fait quoi,
Et lequel est à qui?"
"Je ne sais pas" dit le petit garçon.

...
Et il commença à faire une fleur rouge avec une tige verte.

Helen E. Buckley
(Traduit de l'anglais)
Paru dans *Info-parents*, Février 1982,
Bruxelles.

Elouise
(reçu du GFEN)

VI. REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Aristote. (1990). *Ethique à Nicomaque* (J. Tricot, trad.). Paris : J. VRIN

Bréant, F. (2008). Entre la douleur et le plaisir de penser, la question du narcissisme dans l'écriture et la formation. In M. Cifali & F. Giust-Desprairies (Eds.), *Formation clinique et travail de la pensée* (pp. 107-128). Bruxelles : De Boeck

Brisson, L. (Ed.). (2008). *Platon – œuvres complètes*. Paris : Flammarion.

Cifali, M. (1995). L'écriture du quotidien. *Cahiers pédagogiques*, no 331, pp. 56-58.

Cifali, M. (2008). Une pensée affectée pour l'action professionnelle. In M. Cifali & F. Giust-Desprairies (Eds.), *Formation clinique et travail de la pensée* (pp. 129-147). Bruxelles : De Boeck

Cifali, M. & Giust-Desprairies, F. (Eds.). (2008). *Formation clinique et travail de la pensée*. Bruxelles : De Boeck

Comte-Sponville, A. (1997). *Petit traité des grandes vertus*. Paris : Presses universitaires de France.

Jankélévitch, V. (1986). *Les vertus et l'amour* (Traité des vertus II, Vol 1). Paris : Flammarion.

Klein, M. (Ed.). (1994). *Le courage : en connaissance de causes* (Série Morales no 6). Paris : Autrement.

Myftiu, B. (avec Lemdani, M. & Türkal, L.). (2006). L'écriture est-elle formatrice ? In C. Bota, M. Cifali & M. Durand. (Eds.) *Recherche, intervention, formation, travail : quelles articulations en formation d'adulte ?* (Cahiers de la Section des sciences de l'éducation, no 110, pp. 191-207). Genève : Université de Genève.

Myftiu, B. (2007). *Le courage, notre destin : récits d'éducation*. Nice : Ovidia.

Myftiu, B. (Ed.). (2008). *Ethique & Ecriture*. Nice : Ovidia.

Platon. (2008). Lachès (L-A. Dorion, trad.). In L. Brisson (Ed.), *Platon – œuvres complètes* (pp. 595-621). Paris : Flammarion.

Platon. (2008). Protagoras (F. Ildefonse, trad.). In L. Brisson (Ed.), *Platon – œuvres complètes* (pp. 1435-1480). Paris : Flammarion.

Savier, L. (1994). Au filtre de l'enfance. In M. Klein (Ed.), *Le courage en connaissance de causes* (Série Morales no 6, pp. 70-78). Paris : Autrement.

Smoes, E. (1995). *Le courage chez les grecs, d'Homère à Aristote*. Bruxelles : Ousia.

Tillich, P. (1967). *Le courage d'être* (F. Chapey, trad.). Paris : Casterman. (Original publié en 1952)

Werner Watson J. (1956). *L'Iliade et l'Odyssée, adapté d'Homère*. Paris : Deux coqs d'or.